



Alzire

Voltaire

LU AVEC [LIREGRATUITEMENT.COM](https://liregratuitement.com)

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

Alzire

On a tâché dans cette tragédie, toute d'invention et d'une espèce assez neuve, de faire voir combien le véritable esprit de religion l'emporte sur les vertus de la nature.

La religion d'un barbare consiste à offrir à ses dieux le sang de ses ennemis. Un chrétien mal instruit n'est souvent guère plus juste. Être fidèle à quelques pratiques inutiles, et infidèle aux vrais devoirs de l'homme; faire certaines prières, et garder ses vices; jeûner, mais haïr; cabale^ persécuter, voilà sa religion. Celle du chrétien véritable est de regarder tous les hommes comme ses frères, de leur faire du bien et de leur pardonner le mal. Tel est Gusman au moment de sa mort; tel Alvarez dans le cours de sa vie; tel j'ai peint Henri IV, même au milieu de ses faiblesses.

On trouvera dans presque tous mes écrits cette humanité qui doit être le premier caractère d'un être

I Ce discours préliminaire est un modèle d'apologie. Voltaire s'y présente tel qu'il veut paraître; tel, sans doute, qu'il aurait voulu être, et tel qu'il eût été si la passion ne l'eût pas souvent emporté loin de ses propres idées et du but qu'il voulait atteindre. L'art si difficile de parler de soi avec convenance, c'est-à-dire sans orgueil ni fausse modestie, n'a jamais été mieux employé.

pensant ; on y verra (si j'ose m'exprimer ainsi) le désir du bonheur des hommes, l'horreur de l'injustice et de l'oppression ; et

c'est cela seul qui a jusqu'ici tiré mes ouvrages de l'obscurité où leurs défauts devaient les ensevelir.

Voilà pourquoi la Henriade. s'est soutenue malgré les efforts de quelques Français jaloux, qui ne voulaient pas absolument que la France eût un poème épique. Il y a toujours un petit nombre de lecteurs qui ne laissent point empoisonner leur jugement du venin des cabales et des intrigues, qui n'aiment que le vrai, qui cherchent toujours l'homme dans l'auteur : voilà ceux devant qui j'ai trouvé grâce. C'est à ce petit nombre d'hommes que j'adresse les réflexions suivantes; j'espère qu'ils les pardonneront à la nécessité où je suis de les faire.

Un étranger s'étonnait un jour à Paris d'une foule de libelles de toute espèce, et d'un déchirement cruel, par lequel un homme était opprimé. « Il faut appa- « remment, dit-il, que cet homme soit d'une grande « ambition, et qu'il cherche à s'élever à quel- qu'un de « ces postes qui irritent la cupidité humaine et l'envie. « — Non, lui répondit-on; c'est un citoyen obscur, « retiré, qui vit plus avec Virgile et Locke qu'avec ses « compatriotes, et dont la figure n'est pas plus connue « de quelques-uns de ses ennemis que du graveur qui « a prétendu graver son portrait. C'est l'auteur de

« quelques pièces qui vous ont fait verser des larmes, « et de quelques ouvrages dans lesquels, malgré leurs « défauts, vous aimez cet esprit d'humanité, de justice, « de liberté, qui y règne. Ceux qui le calomnient, ce « sont des hommes pour la plupart plus obscurs que « lui, qui prétendent lui disputer un peu de fumée, et « qui le persécuteront jusqu'à sa mort, uniquement a « cause du plaisir qu'il vous a donné. » Cet étranger se sentit

quelque indignation pour les persécuteurs, et quelque bienveillance pour le persécuté.

Il est dur, il faut l'avouer, de ne point obtenir de ses contemporains et de ses compatriotes ce que l'on peut espérer des étrangers et de la postérité. Il est bien cruel, bien honteux pour l'esprit humain, que la littérature soit infectée de ces haines personnelles, de ces cabales, de ces intrigues , qui devraient être le partage des esclaves de la fortune. Que gagnent les auteurs en se déchirant mutuellement? Ils avilissent une profession qu'il ne tient qu'à eux de rendre respectable. Faut-il que l'art de penser, le plus beau partage des hommes, devienne une source de ridicules, et que les gens d'esprit, rendus souvent par leurs querelles le jouet des sots, soient les bouffons d'un public dont ils devraient être les maîtres !

Virgile, Varius , PoUion, Horace, Tibullo, étaient amis ; les monuments de leur amitié subsistent, et apprendront à jamais aux hommes que les esprits supé-

rieurs doivent être unis. Si nous n'atteignons pas à l'excellence de leur génie, ne pouvons-nous pas avoir leurs vertus? Ces hommes sur qui l'univers avait les yeux, qui avaient à se disputer l'admiration de l'Asie, de l'Afrique, et de l'Europe, s'aimaient pourtant, et vivaient en frères ; et nous , qui sommes renfermés sur un si petit théâtre, nous, dont les noms, à peine connus dans un coin du monde, passeront bientôt comme nos modes, nous nous acharnons les uns contre les autres pour un éclair de réputation, qui, hors de notre petit horizon, ne frappe les yeux de personne. Nous sommes dans un temps de disette ; nous avons peu, nous nous l'arrachons. Virgile et Horace ne se disputaient rien, parce qu'ils étaient dans l'abondance. On a imprimé un livre, de

Morbis Artificum, des Maladies des Artistes'. La plus incurable est cette jalousie et cette bassesse. Mais ce qu'il y a de déshonorant, c'est que l'intérêt a souvent plus de part encore que l'envie à toutes ces petites brochures satiriques dont nous sommes inondés. On demandait, il n'y a pas longtemps, à un homme qui avait fait je ne sais quelle mauvaise brochure contre son ami et son bienfaiteur, pourquoi il s'était emporté à cet excès d'ingratitude. Il répondit froidement : // faut que je vive"¹.

1 De Morbis Artificum¹ par Bernardin de Saint-Pierre, 1791.

2 Le bienfaiteur eut Voltaire, le libelle la Voûte romaine, le critique l'abbé Desfontaines, le ministre interrogateur M. d'Argenson. On sait sa réponse ; je n'en vois pas la nécessité.

De quelque source que partent ces outrages, il est sûr qu'un homme qui n'est attaqué que dans ses écrits ne doit jamais répondre aux critiques, car si elles sont bonnes, il n'a autre chose à faire qu'à se corriger; et si elles sont mauvaises, elles meurent en naissant. Souvenons-nous de la fable de Boreas : « Un voyageur, dit-il, était importuné, dans son chemin, du « bruit des cigales; il s'arrêta pour les tuer; il n'en « vint pas à bout, et ne fit que s'écarter de sa route : « il n'avait qu'à continuer paisiblement son voyage; « les cigales seraient mortes d'elles-mêmes au bout de « huit jours. >>

Il faut toujours que l'auteur s'oublie ; mais l'homme ne doit jamais s'oublier : se ipsum deserere turpissimum est. On sait que ceux qui n'ont pas assez d'esprit pour attaquer nos ouvrages calomnient nos personnes; quelque honteux qu'il soit de leur répondre, il le serait quelquefois davantage de ne leur répondre pas.

On m'a traité dans vingt libelles d'homme sans religion : une des belles preuves qu'on en a apportées, c'est que, dans OEdipe, Jocaste dit ces vers :

Les prêtres ne sont point ce qu'un vain peuple pense : Notre crédulité fait toute leur science.

Ceux qui m'ont fait ce reproche sont aussi raisonnables pour le moins que ceux qui ont imprimé que la Iphigénie, dans plusieurs endroits, sentait bien son

6 DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

sémi-pélagien. On renouvelle souvent cette accusation cruelle d'irréligion , parce que c'est le dernier refuge des calomniateurs. Comment leur répondre? comment s'en consoler, sinon en se souvenant de la foule de ces grands hommes qui, depuis Socrate jusqu'à Descartes, ont essuyé ces calomnies atroces ? Je ne ferai ici qu'une seule question : je demande qui a le plus de religion, ou le calomniateur qui persécute, ou le calomnié qui pardonne ?

Ces mêmes libelles me traitent d'homme envieux de la réputation d'autrui : je ne connais l'envie que par le mal qu'elle m'a voulu faire. J'ai défendu à mon esprit d'être satirique, et il est impossible à mon cœur d'être envieux. J'en appelle à l'auteur de Rhadamiste et à l'Électre[^], qui, par ces deux ouvrages, m'inspira le premier le désir d'entrer quelque temps dans la même carrière : ses succès ne m'ont jamais coûté d'autres larmes que celles que l'attendrissement m'arrachait aux représentations de ses pièces; il sait qu'il n'a fait naître en moi que de l'émulation et de l'amitié.

J'ose dire avec confiance que je suis plus attaché aux beaux-arts qu'à mes écrits. Sensible à l'excès, dès mon enfance , pour

tout ce qui porte le caractère du génie, je regarde un grand poète, un bon musicien, un bon peintre, un sculpteur habile (s'il a delà probité),

i Crébillon.

DISCOURS PRÉLIMINAIHK. 7

comme un homme que je dois chérir, comme un frère .que les arts m'ont donné. Les jeunes gens qui voudront s'appliquer aux lettres trouveront en moi un ami; plusieurs y ont trouvé un père. Voilà mes sentiments; quiconque a vécu avec moi sait bien que je n'en ai point d'autres.

Je me suis cru obligé de parler ainsi au public sur moi-même une fois en ma vie. A l'égard de ma tragédie, je n'en dirai rien. Réfuter des critiques est un vain amour propre ; confondre la calomnie est un devoir.

ALVAREZ, GUSMAN

ALVAREZ

Du conseil de Madrid l'aïUorilé supn'me Pour successeur cnliu
nie donne un lils (Que j'aime. Faites régner le prince et le Dieu
que je sers Sur la riche moitié d'un nouvel univers = : Gouvernez
cette rive, en malheurs trop féconde, Qui produit les trésors et les
crimes du monde. Je vous remets, mon fils, ces honneurs souve-
rains Que la vieillesse arrache à mes débiles mains^. J'ai consu-
mé mon âge au sein de l'Amérique; Je montrai le premier au
peuple du Mexique L'appareil inouï, pour ces mortels nouveaux ,

1 Alvarez et Giisman sont des personnages d'invention. Le vainqueur du Pérou était l'izaire auquel l'hisiuire donne quelques-uns des traits dont Voltaire a composé le caractère de (iusman. Le niodolo d'Alvarez est sans doute Barlliélemy de Las Casas, chrétien tiilcrant, qui plaيدا оourageuscniет la cause des malheureux Indiens. Il était cvèque de Chiapa, au Mexique.

2 Hypcrliolc |)O(nique, car le Pérou est bien loin de i'ornier la moitié de rAmciiique.

3 L'effet de la vieillesse, dit La Harpe, est de faire tomber plutôt que d'arracher. L'expression ne lui paraît pas exacte.

De nos châteaux ailés qui volaient sur les eaux ' : Des mers de Magellan jusqu'aux astres de l'Ourse, Les vainqueurs castillans ont dirigé ma course^ : Heureux si j'avais pu, pour fruit de mes travaux, En mortels vertueux changer tous ces iK'ros ! Mais qui peut arrêter l'abus de la victoire? Leurs cruautés, mou fils, ont obscurci leur gloire; El j'ai pleure longtemps sur ces tristes vainqueurs, Que le ciel fit si grands, sans les rendre meilleurs, je touche au dernier pas de ma longue carrière^, Et mes yeiix sans legret quitteront la lumière, S'ils vous ont vu régir sous d'équitable lois^ L'empire du Potoze et la ville des rois,

GISMAX.

J'ai conquis avec vous ce sauvage hémisphère; Dans ces climats brûlants j'ai vaincu sous mon père; Je dois de vous encore apprendre à gouverner. Et recevoir vos lois plutôt que d'en donner.

ALVAREZ

Non, non, l'autorité ne veut point de partage. (Consumé de travaux, appesanti par l'âge. Je suis las du pouvoir; c'est assez si ma voix Parle encore au conseil et règle vos exploits. Croyez-moi, les humains, que j'ai trop su connaître, Méritent peu, mon fils, qu'on veuille Ctre leur maUre. Je consacre à mon Dieu, négligé trop longtemps, De ma caducité les restes languissants.

Je ne veux qu'une grâce, elle me sera chère : Je l'attends comme ami, je la demande en père. Mon fils, remettez-moi ces esclaves obscurs. Aujourd'hui par votre ordre arrêtés dans nos murs. Songez que ce grand jour doit être un jour propice, Marqué par la clémence, et non par la justice.

1 Châteaux ailés est une périphrase poétique qui appartient à Voltaire; avant lui Scudéri avait dit châteaux flottants, qui est moins heureux.

2 Si Alvarez commandait les Castillans, c'est lui qui dirigeait leur course et non eux la sienne.

5 Toucher au dernier pas manque d'exactitude. Ce sont les pas d'Alvarez qui touchent ou vont loucher au terme de sa carrière.

4 S'ils vous ont vu paraît irrégulier à cause du futur qui précède. Il n'en est pas moins correct, grâce à la pensée qui se transporte au moment où Alvarez quittant la vie pourra dire : /'ai «u mon fils régner avec justice. ♦

ACTE I, SCÈNE I

GUSMAN

Quand vous priez un fils, seigneur, vous commandez :
Mais daignez voir au moins ce (|ue vous hasardez.
D'une ville naissante, encor mal assurée,
Au peuple américain nous défendons l'entrée :
EmptV.lions, croyez-moi, que ce peuple orgueilleux
Au fer qui l'a dompté n'accoutume ses yeux;
Que, méprisant nos lois, et prompt à les enfreindre,
11 ose contempler dos maîtres qu'il doit craindre.
Il faut toujours qu'il tremble, et n'apprenne à nous voir
Qu'armés de la vengeance, ainsi que du pouvoir.
L'Américain farouche est un monstre sauvage
Qui mord en frémissant le frein de l'esclavage ' ;
Soumis au châtiment, fier de l'impunité,
De la main ({ui le flatte il se croit redouté.
Tout pouvoir, en un mot, périt par l'indulgence.
Et la sévérité produit l'obéissance.
Je sais quaux Castillans il suffit de Tlionneur,
Qu'à servir sans murmure ils mettent leur grandeur :
Mais le reste du monde, esclave de la crainte,
A besoin ([u'on l'opprime, et sert avec contrainte.

Les dieux même adorés dans ces climats affreux,

S'ils ne sont teints de sang, n'obtiennent point de vœux'.

ALVAREZ

Ah! mon fds, que je hais ces rigueurs tyranniques! Les pouvez-vous aimer, ces forfaits politiques. Vous, chrétien, vous choisissez d)Our régner désormais Sur des chrétiens nouveaux au nom d'un Dieu de paix? Vos yeux ne sont-ils pas assouvis des ravages Qui de ce continent dépeuplent les rivages? Des bords de l'Orient n'étais-je donc venu Dans un monde idolâtre, à l'Europe inconnu. Que pour voir abhorrer sous ce brûlant tropique. Et le nom de l'Europe, et le nom catholique? Ah ! Dieu nous envoyait, quand de nous il fit choix, Pour annoncer son nom, pour faire aimer ses lois : Et nous, de ces climats destructeurs implacables,

1 On cite souvent ces deux vers comme un exemple de belle niciaphore.

2 Le sang qui teint les dieux n'est pas la cause mais la conséquence des vœux qu'on leur t'ait. Voltaire veut dire que les dieux donnent eux-mêmes l'exemple de rogner par la terreur, puisqu'ils exigent des sacrifices humains, mais il ne le dit pas.

\-î ALZIRE.

^ous, et d'or et de sang toujours insatiables,

Déserteurs de ces lois qu'il fallait enseigner,

^ous égorgeons ce peuple au lieu de le gagner :

Par nous tout est en sang, par nous tout est en poudre ;

Et nous n'avons du ciel imité que la foudre '.
Notre nom, je l'avoue, inspire la terreur:
Les Espagnols sont craints, mais ils sont en horreur :
Fléaux du nouveau monde, injustes, vains, avarés,
Nous seuls en ces climats nous sommes les barbares.
L'Américain, farouche en sa simplicité,
Nous égale en courage, et nous passe en bonté.
Hélas! si comme vous il était sanguinaire,
S'il n'avait des vertus, vous n'auriez plus de père-
Avez-vous oublié cprils m'ont sauvé le jour?
Avez-vous oublié que près de ce séjour
Je me vis entouré par ce peuple en furie,
Rendu cruel enfui par notre barbarie?
Tous les miens, à mes yeux, terminèrent leur sort.
J'étais seul, sans secours, et j'attendais la mort :
Mais à mon nom, mon lîls, jevis tomber leurs armes.
Un jeune Américain, les yeux baignés de laines.
Au lieu de me frapper embrasse mes genoux.
« Alvarez, me dit-il, Alvarez, est-ce vous?
<(Vivez, votre vertu nous est trop nécessaire :

<. Vivez, aux malheureux servez longtemps de père;

« Qu'un peuple de tyrans, qui veut nous enchaîner,

« Du moins par cet exemple apprenne à pardonner!

« .\llez, la grandeur d'âme est ici le partage

n Du peuple infortuné qu'ils ont nonnué sauvage. »

Eh bien! vous gémissiez : je sens qu'à ce récit

Votre cœur, malgré vous, s'émeut et s'adoucit.

L'humanité vous parle, ainsi que votre père.

Ah! si la cruauté vous était toujours chère.

De quel front aujourd'hui pourriez-vous vous offrir

Au vertueux objet qu'il vous faut attendre;

A la fille des rois de ces tristes contrées.

Qu'à vos sanglantes mains la fortune a livrées?

1 VersbrillaDi et ingénieux. Voltaire a voulu donner de l'éclat au style à'Alzire et y impi'imer comme une teinte du soleil des tropiques. Il y a souvent réussi.

2 Transition heureuse. Il est fâcheux que le poète procède par distiques, ce qui gâte, par l'uniformité, sa brillante versification.

ACTE I, SCENE I

Prétendez-vous, mon fils, cimenter ces liens Par le sang répandu
de sos concitoyens? Ou bien attendez-vous que ses cris et ses
larmes De vos sévères mains fassent tomber les armes?

GLSMAN. ■'.

Eh bien ! vous l'ordonnez, je brise leurs liens. J'y consens;
mais songez qu'il faut qu'ils soient rlinHiens. Ainsi le veut la loi :
quitter l'idolâtrie Est un litre en ces lieux pour mériter la vie' ; A
la religion gagnons-les à ce prix :

Commandons aux cœurs même, et forçons les esprits. De la
nécessité le pouvoir invincible Traîne au pied des autels un cou-
rage inflexible, .le. veux que ces mortels, esclaves de ma loi.
Tremblent sous un seul Dieu, comme sous un seul roi.

ALVAREZ

Ecoutez-moi, mon fils; plus que vous je désire

Qu'ici la vérité fonde un nouvel empire.

Que le ciel et l'Espagne y soient sans ennemis :

Mais les cœurs opprimés ne sont jamais soumis-.

J'en ai gagné plus d'un, je n'ai forcé personne ;

Et le vrai Dieu, mon fils, est un Dieu qui pardonne.

GUSMAX.

Je me rends donc, seigneur, et vous l'avez voïlu : Vous avez
sur un fils un pouvoir absolu; Oui, vous amolliriez le cœur le plus

farouche : L'indulgente vertu parle par votre bourlie. Eli bien! puisque le ciel voulut vous accorder Ce don, cet heureux don de tout persuader. C'est de vous que j'attends le bonheur de ma vie. Alzire, contre moi par mes feux enhardie,

1 Nous verrons au cinquième acte que le poète étend cette loi même aux meurtriers, pour amener, sans souci de la vraisemblance, il est vrai, une scène pathtique entre Alzire et Zamore, et]réparer le beau dénouement qui icrniine cette tragédie.

2 Voltaire se trouve ici d'accord avec les oracles de la pensée religieuse : avec Pascal, qui a dit : « Vouloir mettre la religion dans le cœur et dans l'esprit par la force et par les menaces, ce n'est pas y mettre la religion , mais la terreur. » Avec Kénelon : « Il faut persuader et faire vouloir le bien, de manière qu'on le veuille librement et indépendamment de la crainte servile. La force peut-elle persuader les hommes? peut-elle leur taire vouloir ce qu'ils ne veulent pas?... Nulle puissance humaine ne peut forcer le retranchement impénétrable de la liberté d'un cœur. >>

Se donnant à regret, ne me rend point heureux. Je l'aime, je l'avoue, et plus que je ne veux; Mais enfin je ne puis, même en voulant lui plaire. De mon cœur trop altier fléchir le caractère' ; Et, rampant sous ses lois, esclave d'un coup d'oeil, Par (les soumissions caresser son orgueil. Je ne veux point sur moi lui donner tant d'empire. Vous seul vous pouvez tout sur le père d'Aîzire : tn un mot, parlez-lui pour la dernière fois; Qu'il commande à sa fille et force enfin son choix. Daignez... Mais c'en est trop, je rougis que mon père Pour l'intérêt d'un fils s'abaisse à la prière.

ALVAREZ

C'en est fait... J'ai parlé, mon fils, et sans rougir.

Montôze a vu sa fille, il l'aura su fléchir.
De sa famille auguste, en ces lieux prisonnière.
Le fiel a par mes soins consolé la misère.
Pour le vrai Dieu Montùze a quitté ses faux dieux ;
Lui-même de sa fille a dessillé les yeux.
De tout ce nouveau monde Alzire est le modèle;
Les peuples incertains fixent les yeux sur elle :
Son coeur aux Castellans va donner tous les coeurs;
L'Amérique à genoux adn|)lera nos mœurs;
La loi doit y jeter ses racines profondes ;
Votre hymen est le nœud qui joindra les deux mondes-;
Ces féroces humains qui détestent nos lois.
Voyant entre vos bras la fille de leurs rois.
Vont, d'un esprit moins fier et d'un cœur plus facile.
Sous votre joug heureux baisser un front docile;
Et je verrai, mon fils, grâce à ces doux liens',
Tous les coeurs désormais espagnols et chrétiens.
Montèze vient ici. Mon fils, allez m'atlendre
Aux autels, où sa fille avec lui va se rendre.

1 Fléchir le caractère d'un cœur! Si Voltaire eût trouvé ailleurs cette périphrase, il l'aurait marquée à l'encre rouge.

2 Ce beau vers est précédé de ligues qui tombent gauchement
jo.^ unes sur les autres en délayant la même idée.

5 Le mot liens revient trois fois dans cette scène en fin de vers et rime deux fois avec chrétiens. Nous la leverrons encore. Userait trop long de relever toutes les négligences de style et de versification.

ACTE 1, SCÈNE II

SCÈNE II.

ALVAREZ, MONTÈZE.

ALVAHEZ.

Eh bien ! votre sagesse et votre autorité Ont d'Alzire en elle et fléchi la volonté?

MONTÈZE.

Père des malheureux, pardonne si ma fille,

Dont Gusman détruisit l'empire et la famille,

Semble éprouver encore un reste de terreur,

Et d'un pas chancelant marche vers son vainqueur.

Les nœuds qui vont unir l'Europe et ma patrie

Ont révolté ma lille en ces climats nourrie;
Mais tous l.s préjugés s'effacent à ta voix :
Tes mœurs nous ont appris à révéler les lois.
C'est par toi que le ciel à nous s'est l'ait connaître;
Notre esprit éclairé te doit son nouvel être.
Sous le IVr castillan ce inonde est ai)attu;
Il cède à la i)uissancc, et nous à la vertu.
De tes concitoyens la rage impitoyable
Aurait rendu comme eux leur Dieu même haïssable ' :
Nous détestions ce Dieu qu'annonça leur fureur :
Nous l'aimons dans toi seul, il s'est peint dans ton cœur.
Voilà ce qui te donne et Monièze et ma fille;
Instruits par tes vertus, nous sommes ta famille.
Sers-lui longtemps de père, ainsi qu'à nos États.
Je la donne à ton fils, je la mets dans ses bras;
Le Pérou, le Poloze, Alzirc est sa conquête.
Va, dans ton temple auguste en ordonner la fête :
Va, je crois voir des cieux les peuples éternels
Descendre de leur sphère, et se joindre aux mortels.
Je réponds de n\ a fille : elle va reconnaître

Dans le fier don Gusman son époux et son maître.

ALVAREZ

Ah! puisque enfin mes mains ont pu former ces nœuds,

i Le mot haïssable commençant par une aspiration, la seconde syllabe du mot «terne n'est point clidee. Heureusement pour l'oreille on ne la prononce pas, de sorte que la faute contre la prosodie n'est sensible qu'à la réAexion.

je ALZIRE.

Cher Montèze, au tombeau je descends trop heureux. Toi, qui nous découvris ces ininieisps contrées, Rends du monde aujourd'hui les bornes éclairées ' : Dieu des chrétiens, préside à ces vœux solennels, Les premiers qu'en ces lieux on forme à tes autels : Descends, attire à toi l'Amérique étonnée! Adieu, je vais presser cet heureux hyménée : Adieu, je vous devrai le bonheur de mon fils.

SCENE IV

MONTÈZE, ALZIRE.

MONTÈ>CK.

Ma fille, il en est temps, consens à ton bonheur. Ou plutôt, si ta foi, si ton cœur me seconde, Par ta félicité fais le bonheur du monde : Protège les vaincus, commande à nos vainqueurs. Eteins entre leurs mains leurs foudres destructeurs ; Remonte au rang

des rois, du sein de la misère ; Tu dois à ton état plier ton caractère^ :

\ Bends les bornes éclairées est à plusieurs titres une mécanique périplirase. D'ailleurs, en bonne géographie, c'est aux pôles et non sous l'équateur qu'on doit placer les bornes du monde.

a Triste lin de vers.

3 Voltaire avait déjà dit dans la Mort de César :

Tout homme à son éiat doit plier son courage.

Mais caractère aussi bien que courage se plie sans élégance à un état.

ACTE ! , SCÈNE IV

Prends un cœur tout nouveau ; viens, obéis, suis-moi , Et renais Espagnole, en renonçant à toi. Sèclie tes pleurs, Alzire, ils outragent ton père.

Tout mon sang est à vous; mais si je vous suis chère. Voyez mon désespoir, et lisez dans mon cœur.

MONTÈZE.

Non, je ne veux plus voir ta honteuse douleur : J'ai reçu ta parole, il faut qu'on l'accomplisse'.

Vous m'avez arraché cet affreux sacrifice.

Mais quel temps, justes cieux, pour engager ma foi !

Voici ce jour horrible où tout périt pour moi.

Où (le ce fier Gusnian le fer osa détruire

Des enfants du Soleil le redoutable empire^!

Que ce jour est marqué par des signes affreux !

MONTÈZE.

Nous seuls rendons les jours heureux ou malheureux. Quitte un vam préjugé, l'ouvrage de nos prêtres. Qu'à nos peuples grossiers ont transmis nos ancêtres.

Al./JUK.

Au même joiu", hélas! le vengeur de l'État, Zamore, mou espoir, périt dans le combat^; Zamore, mou amant, choisi pour votre gendre!

MONTÈZE.

J'ai donné comme loi des larmes à sa cendre : Les morts dans le tombeau n'exigent point de foi ' ; Porte, porte aux autels im cœur maître de soi; D'un amour insensé pom- des cendres éteintes Commande à ta vertu d'écarter les atteintes. Tu dois ton âme entière à la loi des chrétiens; Dieu t'ordonne par moi de former ces liens :

1 On est bien vagtic.

'1 Les Incas qui régnaient sur le Pérou an moment de la conquête espagnole, se disaient tils du soleil.

3 Zamore avait survcmi au conihal, et nous verrons par son ré- oit qu'on a pu croire seulement i|u'il avait laissé sa vie dans les

tortures. Mais c'est le malheur de la plupart des personnages de celte pièce d'ignorer ce qu'ils devraient ou, tout au moins, pour-
raient savoir.

4 Voltaire se souvient ici de Virgile ;

Id cinerom aut Manea credis curare seouUos ?

^:| |., liT. IV. V. 34.

Il t'appelle aux autels, il règle ta conduite; Euteuds sa voix. \

Mon père, où ra'avez-\ous réduite?

Je sais ce qu'est un père, eî quel est son pouvoir : M'iinmoler quand il parle est mon premier devoir, Et mon obéissance a pas-
sé les limites Qu'à ce devoir sacré la nature a prescrites. Mes yeux
n'ont jusqu'ici rien vu que par vos yeux, Mon cœur cliangé par
vous abandonna ses dieux; Je ne regrette J]oint leurs grandeurs
terrassées, • Devant ce Dieu nouveau comme nous abaissées.
Mais vous qui m'assuriez, dans mes troubles cruels, Que la paix
habitait au pied de ses autels, Que sa loi, sa morale, et consolante
et pure. De mes sens désolés guérirait la blessure. Vous trompiez
ma faiblesse. Un trait toujours vainqueur Dans le sein de ce Dieu
vient déchirer mon cœur : Il y porte une image à jamais renaiss-
sante; Zamorc vit cncoie au cœur de son amante. Condamnez, s'il
le faut, ces justes sentiments. Ces feux victorieux de la mort et du
temps. Cet amour immortel, ordonne par vous-même: Unissez
votre fille au lier tyran qui l'aime; Mon pays le demande, il le
faut, j'obéis : Mais tremblez en formant ces nœuds mal assortis;
Tremblez, vous qui d'un Dieu m'annoncez la vengeance. Vous qui
me condamnez d'aller en sa présence Promettre à cet époux,

qu'on me donne aujourd'hui, Un cœur qui brûle encor pour un autre que lui '.

IIONTÈZE.

Ah! que dis-tu, ma flile? Épargne ma vieillesse; Au nom de la nature, au noni de ma tendresse. Par nos destins afl'reux que ta main peut changer. Par ce cœur paternel que tu viens d'outrager. Ne rends point de mes ans la (in trop douloureuse! Ai-je fait un seul pas que pour te reifdre heureuse! Jouis de mes travaux, mais crains d'empoisonner Ce bonheur difficile où j'ai su t'amener. Ta carrière nouvelle, aujourd'hui commencée,

1 Cette réponse d'Alzii c est admirable. Corneille et Racine l'auraient enviée à leur disciple.

SCÈNE V

GUSHAN.

J'ai sujet de me plaindre Que l'on oppose encore à mes em-
pressements L'offensante hauteur de ces retardements^ J'ai sus-
pendu ma loi prCto à punir l'audace De tous ces ennemis dont
vous vouliez la grâce : Ils sont on liberté ; mais j'aurais à rougir Si
ce fail)le service eût pu vous attendre. J'attendais encor moins de
mon pouvoir suprême; Je voulais vous devoir à ma flamme, à
vous-même; Et je ne pensais pas, dans mes vœux satisfaits, •Que
ma félicité vous coûtât des regrets.

Que puisse seulement la colère céleste

ISc pas rendre ce jour à tous les deux funeste !

Vous voyez quel clTroi me trouble et me confond :

Il parle dans mes yeux, il est peint sur mon front.

Tel est mon caractère : et jamais mon visage

N'a de mon cœur encor démenti le langage.

Qui peut se déguiser pourrait trahir sa foi ;

C'est un art de l'Europe : il n'est pas fait pour moi'

1 Peut-on dire tracer «ne carrière, comme on dit tracer une route?

li On peut comparer ce début avec celui de la scène qu'Orosmane ouvre i)ar ces mots ; Paraisses, tout est prêt. On verra comment la difi'ûrency des sentiments et des caractères nioditie le langage des personnages dans une situation semblable.

3 Orosmane dit à Zaïre :

L'art n'en pat r»it pour tui , tu n'en as pas besoin.

GUSMAN

Je vois votre franchise, et je sais que Zamore Vit dans votre mémoire, et vous est clier encore. Ce cacique obstiné, vaincu dans les comliats. S'arme encor contre moi de la nuit du trépas. Vivant, je l'ai dompté : mort, doit-il être à craindre? Cessez de m'offenser, et cessez de le plaindre ; Votre devoir, mon nom, mon creur, en sont blessés; Et ce cœur est jaloux des pleurs que vous versez.

Ayez moins de colère et moins de jalousie; V<n rival au tombeau doit causer peu d'envie : Je l'aimais, je l'avoue, et tel fut

mon devoir ; De ce monde opprimé Zamore était l'espoir : Sa foi
me fut promise, il eut pour moi des charmes, 11 m'aima : son tré-
pas me coïte encor des larmes. \ ous, loin d'oser ici condamner
ma douleur, Jugez de ma constance, et connaissez mon cœur: Et,
quittant avec moi cette fierté cruelle. Méritez, s'il se peut, un
cœur aussi fidèle.

SCENE VI

GUSMAN

Son orgueil, je l'avoue, et sa sincérité.

Étonne mon courage, et plaît à ma fierté.

Allons, ne souffrons pas que cette humeur altière

Coûte plus à dompter que l'Amérique entière.

La grossière nature, en formant ses appas.

Lui laisse un cœur sauvage, et fait pour ces climats.

Le devoir fléchira son courage rebelle;

Ici tout m'est soumis, il ne reste plus qu'elle;

Que l'hymen en triomphe, et qu'on ne dise plus

Qu'un vainqueur et qu'un maître essuya des refus!

FIN DI' PREMIER ACTE.

SCENE I

ZAMORE, AMÉRICAINS

ZAMOUE.

Amis de qui l'audace, aux morins peu commune, Heuât daus lesdaugers cl croit dans l'infortune; Illustres compagnons de mon funeste sort, N'obtiendrons-nous jamais la vengeance ou la mort? Vivrons-nous pour servir Alzire et la patrie, Sans ôter à Gusmaï sa détestable vie.

Sans trouver, sans punir cet insolent vainqueur. Sans venger mon pays, qu'a perdu sa fureur? Dieux im]uissauis, dieux vains de nos vastes contrées, A dns dieux ennemis vous les avez livrées; Et six cents Espagnols ont détruit sous leurs coups Mon pays et mon trône, et vos temples et vous. Vous n'avez plus d'autels, et je n'ai plus d'empire ' ; Nous avons tout perdu : je suis privé d'Alzire. J'ai porté mou courroux, ma honte et mes regrets Dans les sables mouvants, dans le fond des forêts. De la zone brûlante et du milieu du monde-, L'astre du jour a vu ma course vagabonde Juscju'aux lieux où, cessant d'éclairer nos climats, H lamcne l'année, et revient sur ses]as^ Eulin votre amitié, vos soins, votre vaillance,

1 L'empire de Zaniore! c'est une hyperbole en rapport avec l'emphase di; tout ce discours.

2 Redondance, l.e milieu du monde est l'equateur qui partai;e en deux la zone brûlante, on ver.'; et torrido, en prose.

3 Ces vers semblent un .i.Mivenir de Virgile : Georg., 1. 11, v. loi.

Ces réminiscences de l'antiquité sont rares dans Voltaire.

A mes vastes desseins ont rendu l'espérance : Et j'ai cm satisfaire, en cet affreux séjour, Deux \crius de mon cœur, la vengeance et l'amour'. Nous avons rassemblé des mortels intrépides, Éternels ennemis de nos maîtres avides ; Nous les avons laissés dans ces forêts errants, Pour observer ces murs bâtis par nos tyrans-. J'arrive >, on nous saisit; une foule inhumaine , Dans dos gouffres profonds nous plonge et nous enchaîne. De ces lieux infernaux on nous laisse sortir. Sans que de notre sort ou nous daigne avertir. Amis, où sommes-nous? ne pourra-t-on m'ins-truire Qui commande en ces lieux, quel est le sort d'Alzire? Si Montèze est esclave, et voit encor le jour? S'il traîne ses malheurs en cette iiorrihle cour ? Clierset tristes amis du malheureux Zamore, Ne pouvez-vous m'apprendre un destin que j'ignore ?

UN AMERICAIN

En des lieux différents, comme toi mis aux fers. Conduits en ce palais par des chemins divers, Étrangers, inconnus chez ce peuple farouche. Nous n'avons rien appris di- tout ce qui te touche, (îacique infortuné, digne d'un meilleur sort, Du moins si nos tyrans ont résolu ta mort. Tes anus, avec toi prêts à cesser de vivre. Sont dignes de t'aimer, et dignes de te suivre.

1 La vengeance et l'amour sont des vertus de l'état barbare.

2 Zamore conte à ces braves Américains ce q\i'\s savent aussi bien que lui, et poursuit en leur demandant ce queconinie lui ils

doivent ignorer. Son discours n'en est pas moins une belle déclamation.

ô •< Ce n'est pas assez de dire j'arrive. Si le spectateur content de voir Zamore n'en demande pas davantage, le lecteur un peu plus difficile lui dira : pourquoi arrivez-vous? Vous dites dans une des scènes suivantes : je cherche ici Gttsman, j'y vole pourAlzire; mais comment venez -vous au hasard, au milieu de vos ennemis, dans une ville fortifiée, avec une suite de quelques amis? Comment arrivez-vous de manière à être saisi en arrivant, sans pouvoir prendre aucune défense? Quel était votre dessein ? Espériezvous de vous cacher sous quelque déguisement? Aviez-vous quelque intelligence dans la ville? Y avait-il quelque entreprise formée ou pour vous venger de Gusman oupourtiier Alziredeses mains?.. Ce n'est pas métne l'amour qui peut être le prétexte de tant d'imprudence; vous ignorez où est Alzire; vous le demandez Tingt fois pendant tout le second acte. >> {La Harpe. ^

ACTE H, SCÈNE I

ZAMOKÉ.

Après l'honneur de vaincre, il n'est rien sous les cicux

De plus grand en eflet qu"uii trépas glorieux;

Mais mourir dans l'opprobre et dans l'ignominie,

iMais laisser en mourant des fers à sa patrie,

Périr sans se venger, expirer par les mains

De ces brigands d'Europe, et de ces assassins
Qui, de sang enivrés, de nos trésors avides,
De ce monde usurpé désolateurs perfides.
Ont osé nie livrer à dts tourments hideux.
Pour ui'arracher des biens plus méprisables qu'eux ;
Entraîner au tombeau des citoyens qu'on aime-,
Laisser à ci's tyrans la moitié de soi-même;
Abandonner Alzire à leur lâche fureur : .
Cette mort est affreuse, et fait frémir d'horreur'! /

SCÈNE II

ALVAREZ, ZAMORE, américains.

ALVAREZ

Soyez libres, vivez.

ZAMORE

Ciel! que viens-je d'entendre?

Quelle est cette vertu que je ne puis comprendre? Quel
vieillard, ou quel dieu vient ici m'élancer? Tu parais Espagnol, et
tu sais pardonner' ! Es-tu roi? Cette ville est-elle en ta puissance?

ALVAREZ

Non: mais je puis au moins protéger l'innocence.

ZAMOKK.

Quel est donc ton destin, vieillard trop généreux?

ALVARF.Z.

Celui de secourir les mortels mallicurcux,

ZAMORE

Eh? qui peut t'inspirer cette auguste clémence'?

1 Cette période poétique est bien conduite et produit toujours de l'effet lorsqu'on la lit avec feu.

2 1,'épigramme est d'autant plus sanglante qu'elle jaillit d'un rapprochement qui n'est point cherché.

3 Pourquoi faut-il que ces vers, dont le tour est vif, soient alourdis par tant d'épithètes ?

ALVAREZ

Dieu, ma religion, et la reconnaissance.

ZAMORE

Dieu? ta religion? Quoi! ces tyrans cruels,

Monstres détrempés dans le sang des mortels,

Qui dépeuplent la terre, et dont la barbarie

En vase de solitude a changé ma patrie,

Dont l'enfance avarice est la suprême loi.

Mon père, ils n'ont donc pas le même Dieu que toi?

ALVAREZ

Ils ont le même Dieu, mon fils; mais ils l'outragent ' : Nés sous la loi des saints, dans le crime ils s'engagent. Ils ont tous abusé de leur nouveau pouvoir: Tu connais leurs forfaits, mais connais mon devoir. Le soleil par deux fois a, d'un tropique à l'autre, Éclairé dans sa niarche et ce monde et le nôtre-. Depuis c|uo l'un des tiens, par un noble secours. Maître de mon destin, daigna sauver mes jours^ Mon cœur, dès ce moment, partagea vos misères; Tous vos concitoyens sont devenus mes frères; Et je mourrais lieureux si je pouvais trouver Ce héros inconnu qui m'a pu conserver.

ZAMORE

A ses traits, à son âge, à sa vertu suprême-

C'est lui, n'en douions point, c'est Alvarez lui-même.

Pourrais-tu parmi nous reconnaître le bras

A qui le ciel permit d'empêcher ton trépas?

ALVAREZ

Que me dit-il? .\pproche. o ciel ! ô Providence! C'est lui, voilà l'objet de ma reconnaissance. Mes yeux, mes tristes yeux, affaiblis par les ans, Hélas! avez-vous pu le chercher si longtemps'?

{Il l'embrasse.) Mon bienfaiteur! mon fils ! parle, que dois-je faire?

1 Ce vers, vraiment beau, est affaibli par les développements qu'il suit.

2 Alvarez ne veut pas être en reste de périphrases asironomiques avec Zamore.

." Quel circuit: que de circonlocutions pour dire une chose simple:

4 A la rigueur on comprend que le vieil Alvarez, dont les yeux sont affaiblis, ne reconnaisse pas tout d'abord son libérateur, mais Zamore, qui a bonne vue, tarde bien à reconnaître Alvarez.

ACTE II, SCENE II

Daigne habiter ces Houx, et je t'y sers de père.

La mort a respecté ces jours que je te dois,

Pour me donner le temps de m'acquitter vers toi.

ZAMORE

Mon père, ah! si jamais ta nation cruelle Avait de tes vertus niontré (quelque étincelle. Crois-moi, cet univers aujourd'hui désolé -Au-devant de leur joug sans peine aurait volé. Mais autant que ton âme est bienfaisante et pure, Autant leur cruauté l'a fait frémir la nature : Et j'aime mieux périr que de vivre avec eux. Tout ce qui; j'ose attendre, et tout ce que je veux. C'est de savoir au moins si leur main sanguinaire Du malheureux Montèze a fini la misère; Si le père d'Alzire... Hélas! tu vois les pleurs Qu'un souterrain trop cher arrache à mes douleurs.

ALVAREZ

Ne cache point tes pleurs, cesse de t'en défendre; C'est de l'humanité la manpie la plus tendre. Malheur aux cœurs ingrats, et nés poin- les forfaits, Que les douleurs d'autrui n'ont attendris jamais '! Apprends que ton ami, plein de gloire et d'années, Coule ici i)rès de moi ses douces destinées.

ZAJlOiiE.

Le verrai-j('\'

ALVAREZ

Oui, crois-moi. Puisse-t-il aujourd'hui T'engager à penser, a vivre comme lui!

ZAMUliE.

Quoi ! Montèze, dis-tu...

ALVAREZ. I

Je veux que de sa bouche Tu sois instruit ici de tout ce qui le touche. Du sort qui nous unit, de ces heureux liens ^ Qui vont joindre mon peuple à tes concitoyens. Je vais dire à mon fils, dans l'excès de ma joie, C(! bonheur inouï que le ciel nous envoie.

1 Ces rétl'i'xions sur le carari^ro moral des pleurs sont un pou longues, et sentent plus l'homolie que la tragédie.

2 Ces liens reparaissent pour la cinquième fois à la tin d'u;; vers.

Je te quitte un namiient; mais c'est pour te servir Et pour ser- rer les nœuds qui vont tous nous unir.

SCENE III

ZAMORE, AMÉRICAINS

ZAMORE

Des cieux enfin sur moi la bonté se déclare; Je trouve un homme juste en ce séjour barbare. Alvarez est un dieu qui, parmi ces pervers. Descend pour adoucir les mœurs de l'univers'. Il a, dit-il, un fils; ce fils sera mon frère : Qu'il soit digne, s'il peut, d'un si vertueux père! o jour! ô doux espoir à mon cœur éperdu! Montèze, après trois ans, tu vas m'être rendu! Alzire, clière Alzire, ô loi que j'ai servie, Toi pour qui j'ai tout fait, toi l'àme de ma vie, Serais-tu dans ces lieux? hélas! me gardes-tu (^ette fidélité, la première vertu^?

Un cœur infortuné n'est point sans défiance... Mais quel autre vieillard à mes regards s'avance^

SCENE IV

MONTÈZE, ZAMORE, amkricaiks.

Cher Montèze, est-ce toi que je tiens dans mes bras!

Revois ton cher Zamore échappé du trépas,

Qui du sein du tombeau renaît pour te défendre;

1 \univers, le monde, la terre, toutes ces expressions vagues dans leur noblesse banale, ont été irop prodiguées dans cette pièce.

2 Ici l'appositiou ne peut pas servir de cumpiénient. l,a phiasse
entière par le sons n'est pas achevée grammaticalement. 11 fau-
drait une conjoni-tion.

ô Celle fois la vue de Zamore ne sera pas longtemps en défaut.
En effet, malgré l'interrogation il a déjà reconnu Monlèze.

ACTE II, SCÈNE IV

Revois ton Iendrc ami, ton allié, ton gendre. AIZIRE esi-elle ici?
parle, quel est son sort? Achève de uie rendre ou la vie ou la
mort.

MONTÈZE.

(acique malheureux 1 sur le bruit de ta perte, Aux plus
tendres regrets notre âme était ouverte; Nous te redemandions à
nos cruels deslins', Autour d'un vain tombeau que t'ont dressé
nos mains. Tu vis : puisse le ciel te rendre un sort tranquille!
î*iiissent tous nos malheurs finir dans cet asile! Zaniore, ali ! quel
dessein t'a conduit dans ces lieux ?

ZAMOIE.

La soif de me venger, toi, ta fdie, et mes dieux.

MONTÈ/.r;.

Que dis-tu?

ZAMORE

Souviens-toi du jour épouvantable Où re fier Esi)agnol, terrible, invulnérable, liciiversa, détruisit jusqu'en leurs fondements Ces murs que du Soleil ont bâtis les enfants'^ : (iusman était son nom. Le destin qui m'o)]prime Ne m'apprit rien de lui que son nom et son crime ^ (le nom, mon cher Montf;ze, à mon cœur si fatal. Du iiliage et du meurtre était raffireux signal. A ce nom, de mes bras on arracha la fdle; Dans un vil esclavage on traîna ta famille-. On démolit ce temple, et ces autels chéris Où nos dieux m'attendaient pour me nommer ton fils; On me traîna vers lui : dirai-jo à quel supplice, A quels maux me livra sa barbare avarice, l'our m'arracher ces biens par lui déifiés, Idoles de son peuple, et que je foule aux pieds? Je fus laissé mourant au milieu des tortures. Le temps ne penit jamais affaiblir les injures : Je viens après trois ans d'assembler des amis, Dans leur commune haine avec nous affermis :

1 A nos cruels destins est un iiémistich de rempUssage. L'cx-)]version ne serait juste que si l'imagination pouvait personnifier no.î cruels rfeUiris.

2 Cusi'o, capitale de l'empire des Incas.

ô 11 fallait, l'ii cflct, qu'il sût cela ei qu'il n'en sût pas davantage dans l'intérêt do la fable imaginée par le poète. Quant à la vraisemblance, Voltaire ne s'en est pas inquiété.

Ils sont dans nos forêts, et leur foule héroïque Vient périr sous ces murs, ou venger l'Amérique, n

MON'TÈZE. .r^Ot

Je te plains; mais, hélas! où vas-tu t'euiporier?

Ne cherche point la mort qui voulait t'é\iter.

Que peuvent tes amis, et leurs armes fragiles.
Des habitants des eaux dépouilles inutiles;
Ces marbres impuissants en sabres façonnés,
Ces soldats presque nus et mal disciplinés,
•vontre ces fiers géants, ces tyrans de la terre,
De ferélinclanls, armés de leur tonnerre,
Qui s"élancent sur nous, aussi prompts que les vents,
Sur des monstres guerriers pour eux obéissants '?
L'univers a cédé; cédon, mon cher Zamore.

ZAMOKÉ.

Moi fléchir, moi ramper, lorsque je vis encore !
Ah ! Montèze, crois-moi, ces foudres, ces éclairs.
Ce fer dont nos tyrans sont armés et couverts.
Ces rapides coursiers qui sous eux font la guerre.
Pouvaient à leur abord épouvanter la terre :
Je les vois d'un oeil fixe, et leur ose insulter;
Pour les vaincre, il suffit de ne rien redouter.
Leur nouveauté, qui seule a fait ce monde esclave,
Subjuge qui la craint, et cède à ((ui la brn\ c.
L"or, ce poison brillant qui naît dans nos climats,

Attire ici l'Europe, et ne nous défend pas.

Le fer manque à nos mains ; les cieux, pour nous avarés,

Ont fait ce don funeste à des mains plus barbares :

Mais, pour venger enfin nos peuples abattus.

Le ciel, au lieu de fer, nous donna des vertus.

Je combats pour Alzire, et ^e vaincrai pour elle.

MONTÈZE.

Le ciel est contre toi : calme nu frivole zèle. Les temps sont trop changés ^

ZAMORE

Que peux-tu dire, hélas!

1 Voilà de bien beaux vers et même un peu trop poétiques dans ia bouche riu vieil et insignifiant Montèze. La réponse de Zamore esi du même ton et d'airéclat semblable, mieux en rapport avec l'âge et le caractère du nersonnage.

2 Abner dit mieux (vl//ia;i«, aci. I, se. i.) :

ACTE II, SCÈNE IV

Les temps sont-ils changés, si ton cœur ne l'est pas, Si ta fille est fidMe à ses vœux, à sa gloire. Si Zamore est présent encore a sa mémoire? Tu détournes les yeux, tu pleures, tu gémis!

MONTÈZE.

Zamore infortuné!

ZAMORK.

Ne suis-je plus ton fils?

Nos tyrans ont lléiri ton âme magnanime; Sur le bord de la tombe ils t'ont appris le crime.

MONTÈZE.

Je ne suis point coupable, et tous ces conquérants.

Ainsi que tu le crois, ne sont point des tyrans.

11 en est que le ciel guida dans cet empire,

Moins pour nous conquérir qu'afin de nous instruire;

Qui nous ont apporté de nouvelles vertus.

Des secrets immortels, et des arts inconnus,

La science de l'homme, un grand exemple à suivre;

Enfin l'art d'être heureux, de penser, et de vivre '.

ZAMOKE.

Que dis-tu? ((uelle horreur ta bouche ose avouer! Alzire est leur esclave, et tu peux les louer !

MONTÈZE.

Elle n'est point esclave.

ZAMORE

Ah, Montèze! ah, mon père!

Pardonne à mes malheurs, panlonnc à ma colère; Songe qu'elle est à moi par des nœuds éternels : Oui, tu me l'as promise aux pieds des immortels; Us ont reçu sa loi, son cœur n'est point parjure'.

MONTÈZE.

N'atteste point ces dieux, enfants de l'imposture. Ces fantômes alTreux, que je ne connais plus; Sous le Dieu que j'adore ils sont tous abattus.

ZAMORE

Quoi! ta religion? quoi ! la loi de nos pères?

1 Montèze a fait de grands et rapides progrès à son âge! La science de l'iiomme, l'an de penser sont des expressions .surprenantes pour le temps, le lieu et le personnage. Voltaire pense à Locke, à Condillac, à la France, il oublie Moiiièze et l'Amérique.

2 Voui derie/. à son sort unir toui mes momcnti, Je défendrai me» droits fondés «ur tos serments.

Racine, lySif., net IV, se. »i.

MONTÈZE.

J'ai connu son néant, j'ai q;iitté ses chimères. Puisse, le Dieu des dieux, dans ce monde ignoré. Manifester son être à ton cœur éclairé ! Puisses-tu mieux connaître, 6 malheureux Zamore, Les vertus de l'Europe, et le Dieu qu'elle adore!

ZAMORE

Quelles vertus! Cruel, les tyrans de ces lieux T'ont fait esclave en tout, t'ont arraché tes dieux. Tu les as donc trahis pour trahir ta promesse? Alzire a-t-elle encore imité ta faiblesse? Garde-toi...

MONTÈZE.

Va, mon cœur ne se reproche rien :

Je dois bénir mon sort, et pleurer sur le tien.

ZAMORE

Si tu trahis ta foi, tu dois pleurer sans doute.

Prends pitié des tourments que ton crime me coûte,

Prends pitié de ce cœur, enivré tour à tour

De zèle pour mes dieux, de vengeance et d'amour.

Je cherche ici Gusman, j'y vole pour Alzire ;

Viens ; conduis-moi vers elle, et qu'à ses pieds j'expire.

Ne me dérobe pcant le bonheur de la voir;

Crains de porter Zamore au dernier désespoir ;

Reprends un cœur humain, que ta vertu bannie...

ACTE II, SCÈNE V

ZAMORE

Dût ni'accabler ici la colère céleste, Je te suivrai 1

MONTh-.ZE.

Pardonne à mes soins paternels.

{Aux gardes.) Gardes, enipftclicz-les de me suivre aux autels. Des païens, élevés dans des lois étrangères, P6urraient de nos chrétiens profaner les mystères : 11 ne m'appartient pas de vous donner des lois; Mais Gusman vous l'ordonne, et parle par ma voix.

SCÈNE VI

ZAMORE , AMÉRICAINS

ZAMORE

Qu'ai-je entendu? Gusman! ô trahison! ô rage! o comble dos forfaits! ladie et dernier outrage! Il servirait Gusman! l'ai-je bien entendu? Dans l'univers entier n'est-il plus de vertu? Alzire, Alzire aussi sera-t-elle coupable? Aura-t-elle sucé ce poison détost:d)le, Apporté parmi nous par ces persécuteurs Qui poursuivent nos jours et corrompent nos mœurs? Gusman est donc ici? Que résoudre et que faire?

UN AMÉRICAIN

J'ose ici te donner un conseil salutaire.

Celui qui t'a sauvé, ce vieillard vertueux,

Bientôt avec son fils va jaraître à tes yeux.
Aux portes de la ville obtiens qu'on nous conduise :
Sortons, allons tenter notre illustre entreprise.
Allons tout préparer contre nos ennemis.
Et surtout n'épargnons qu'Alvarez et son fils.
J'ai vu de ces remparts l'étrangère structure :
Cet art nouveau pour nous, vainqueur de la nature.
Ces aigles, ces fossés, ces hardis boulevarts.
Ces tonnerres d'airain grondants sur les remparts,
Ces pièges de la guerre, où la mort se jirésente.
Tout étonnants (pi'ils sont, n'ont rien Qui m'épouvante.
Ilélas! nos citoyens enchaînés eu ces lieux,
Servent à cimenter cet asile odieux' ;
Ils dressent, d'une main dans les fers avilie,
Ce siège de l'orgueil et de la tyrannie.
Mais crois-moi, dans l'instant qu'ils verront leurs vengeurs,
Leurs mains vont se lever sur leurs persécuteurs; ,
Eux-ménie ils détruiront cet effroyable ouvrage,
Instrument de leur honte et de leur esclavage.
Nos soldats, nos amis, dans ces fossés sanglants

Vont te faire un chemin sur leurs corps expirants.
Partons, et revenons sur ces coupables têtes
Tourner ces traits de fou, ce fer, et ces tempêtes,
Ce salpêtre enflammé =, qui d'abord à nos yeux
Parut un feu sacré, lancé des mains des dieux.
Connaissions, renversons cette horrible puissance
Que l'orgueil trop longtemps fonda sur l'ignorance.

ZAMORE

Illustres malheureux, que j'aime à voir vos cœurs
Embrasser mes desseins, et sentir mes fureurs !
Pussions-nous de Gusman punir la barbarie!
Que son sang satisfasse au sang de ma patrie!
Triste divinité des mortels offensés.
Vengeance, arme nos mains; (Ju")l meure, et c'est assez;
Qu'il meure... Mnis hélas! plus malheureux que braves,
Nous parlons de punir, et nous sommes esclaves.
De notre sort affreux le joug s'appesantit;
Alvarez disparaît, Montèzc nous trahit.
Ce que j'aime est peut-être en des mains que j'abhorre;
Je n'ai d'autre douceur que d'en douter encore.

Mes amis, quels accents remplissent ce séjour?

Ces flambeaux allumés ont redoublé le jour.

J'entends l'airain tonnant de ce peuple barbare :

Quelle fête, ou quel crime est-ce donc qu'il prépare?

Voyons si de ces lieux on peut au moins sortir.

Si je puis vous sauver, ou s'il nous faut périr.

i Cinian[^]er est poétique dans le sens figuré, mais ici il est pris
1 propre et accolé au mot abstrait d'asile" avec lequel il ne peut se
Dr.

2 Périphrase pour désigner la poudre à canon.

SCÈNE I

Mânes de mon amant, j'ai donc trahi ma foi!

Ci'en est fait, et Giisman règne à jamais sur moi' !

L'Océan, qui s'élève entre nos liéniisplières,

A donc mis entre nous d'impuissantes l)arrières';

Je suis à lui, l'autel a donc reçu nos vœux,

Kt déjà nos serments sont écrits dans les cieux!

o toi qui me poursuis, ombre chère et sanglante,

A mes sens désolés omhre .i jamais présente.

Cher amant, si mes pleurs, mon trouble, mes remords,

Peuvent percer ta lomhe, et passer chez les morts ;

Si le pouvoir d'un Dieu fait survivre à sa cendre

Cet esprit d'un héros, ce cœur (idèle et tendre.

Cette âme qui m'aima juscpî'au dernier soupir.

Pardonne à cet hymen où j'ai pu consentir^!

1 « C'était une nouveauté bien hardie que de marier Alzirc au troisième acte avec Ousman qu'elle abhorre, et d'ôter par là tout espoir à Zamorc pour qui le spectateur s'intéresse. Aussi ce monologue excita-t-il à la première représentation une espèce de murmure. On ne pouvait deviner les ressources du génie. Mais quand on entendit la scène de Zamorc avec Alzire, la salle retentit d'acclamations. » {La Harpe.)

1 Ce langage paraît trop pompeux dans la bouche d'Alzire au désespoir. Voltaire ne s'en soucie pas et songe à lutter contre Horace, qui a dit, liv. I, ode m :

Nequicquam deus ubi scidit l'rudens Oceano Uissociabili Terras.

r. i- Où j'ai pu consentir. » Où est pris dans le sens d'auquel selon l'usage de nos vieux auteurs, suivi encore au xvii^e siècle par Molière surtout, et souvent même par Racine; comme, par exemple, dans Iphigénie, act. III, se. v :

Voilà donc cet bérrien ou j'étais destiné* .'

11 fallait m'imposer aux volontés d'un père, Au bien de mes sujets, dont je me sens la mère, A tant de malheureux, aux larmes

des vaincus, Au soin de l'univers, hélas! où tu n'es plus. Zamore, laisse en paix mon âme déchirée Suivre l'affreux devoir où les cieux m'ont livrée; Souffre un joug imposé par la nécessité ; Per-mets ces nœuds cruels, ils m'ont assez coûté.

SCENE II

Eh bien ! veut-on toujours ravir à ma présence Les habitants des lieux si chers à mon enfance'? Ne puis-je voir enfin ces captifs malheureux, Et goûter la douceur de pleurer avec eux?

ÉMIRE.

Ah! plutôt de Gusman redouiez la furie;

Craignez pour ces captifs, tremblez]Jour la patrie.

On nous menace, on dit qu'à notre nation

Ce jour sera le jour de la destruction.

On déploie aujourd'hui l'étendard de la guerre;

On allume ces feux enfermés sous la terre;

On assemblait déjà le sanglant tribunal;

Montôze est appelé dans ce conseil fatal;

C'est tout ce que j'ai su.

Ciel, qui m'avez trompée, De quel étonnement je demeure frappée!

Quoi! presque entre mes bras, et du pied de l'autel, Gusman contre les miens lève son bras cruel !

1 Et depuis qaand, seigneur, craigner-vous la présence De ces paisibles Ueux si chers à votre enfance ?

Racine, Vtiedre, aet. I, se. I.

2 Le sanglant tribunal désigne sans doute l'inquisiion, et hs feux enfermés \$ous la terre, ses réchauds allumés pour donner la quosiiou. t. a Harpe ne comprenait pas, puisqu'il demande; «Le tribunal de qui ? » et qu'il ajoute : « le doit gouverner quelque chose quand il n'y a pas d'épiihète spécifique. » Voltaire croyait avoir spécifié le tribunal par l'adjectif tanglant.

SCÈNE III

ALZIRE, ÉMIRE, GÉPHANE.

CÉPHANE.

Madame, un des captifs qui dans cette journée IS'ont dû leur liberté qu'à ce grand hyménée, A vos pieds en secret demande à se jeter.

ALZlItE.

Ah! qu'avec assurance il peut se présenter! Sur lui. sur ses amis mon âme est attendrie : Ils sont clicrs à mes yeux, j'aime en eux la patrie. Mais quoi! faut-il qu'un seul demande à me parler?

CÉPHANE.

Il a quelques secrets qu'il veut vous révéler. C'est ce même guerrier dont la main tutélaire De Gusman votre époux sauva, dit-on, le père.

ÉMIRE.

Il vous cherchait, madame, et Montèze en ces lieux Par des ordres secrets le caclfti^ à vos yeux. Dans Mil sombre chagrin son âme enveloppée Semblait d'un grand dessein profondément frappée'.

CÉRHANE.

On lisait sur son front le trouble et les douleurs. Il vous nommait, madame, et répandait des pleurs; Et l'on connaît assez, par ses plaintes secrètes, Qu'il ignore et le rang et l'éclat où vous êtes.

Quel éclat, chère Émire! et quel indigne rang! Ce héros malheureux peut-être est de mon sang ; De ma famille au moins il a vu la puissance; Peut-être de Zamorc il avait connaissance.

1 On comprend ce (\ue veut dire Voltaire, mais il n'cxpiiino pas heureusement sa pensée.

2 Frappée d'un dessein n'est pas le mot propre.

Qui sait si de sa perte il ne fut pas témoin? 11 vient pour m'en parler : ah 1 quel funeste soin! Sa voix redoublera les tourments que j'endure ; Il va percer mon cœur, et rouvrir ma blessure. Mais n'importe! qu'il vienne. Un mouvement confus S'empare malgré moi de mes sens éperdus. Hélas! dans ce palais arrosé de mes larmes. Je n'ai point encore eu de moment sans alarmes.

sci:xE IV.

ZAMOHE.

M'esl-elle enfin rendue? Est-ce elle que je vois!

Ciel! tels étaient ses traits, sa démarche, sa voix.

{Elle tombe dans les bras de sa confidente.' Zamore!... Je succombe: à peine je respire.

ZAMORE

Reconnais ton amant.

ALZIRF..

Zamore aux pieds d'Alzire'!

Est-ce une illusion?

ZAMfUr.

Non : je revis pour toi ; Je réclame à tes pieds tes serments et ta foi. O moitié de moi-même! idole de mon âme! Toi qu'un amour si tendre assurait à ma flamme. Qu'as-tu fait des saints nœuds qui nous ont enchaînés?

O jours! 6 doux moments d'horreur empoisonnés!

1 « Voltaire a mis plus de rec'n naissances sur la scène qu'aucun autre auteur; Zafre, la Mort de César, Aizi'e, Mahomet, Sémi-rariis sont fonde? sur des reconnaijsances. CeDendant ces tragédies ne se ressemblent point du loul : c'est que le même ressort peut produire des effets absolument différents. « D'ailleurs, disait-il, les hommes sont comme des lapins qui se prennent toujours aux mêmes pièges. » (La Harpe.)

ACTE m, SCÈPCE IV

Cher et fatal objet de douleur et de joie ' !

Ah ! Zamore, en quel temps faut-il que je te voie?

Chaque mot dans mon cœur enfonce le poignard.

ZAMORE

Tu gémis et me vois.

Je t'ai revu trop tard.

ZAMORE

Le bruit de mon trdpas a dû remplir le monde.

J'ai traîné loin de toi ma course vagabonde,

Depuis que ces brigands, t'arrachant à mes bras,

M'enlevèrent mes dieux, mon trône, et tes appas-.

Sais-tu que ce Gusman, ce destructeur sauvage,

Par des tourments sans nombre éprouva mon courage?

Sais-tu que ton amant, à ton lit destiné,

Chère Alzire, aux bourreaux se vit abandonné?

Tu frémis, tu ressens le courroux qui m'enflamme ;

L'horreur de cette injure a passé dans ton âme.

Un dieu, sans doute, un dieu qui préside à l'amour

Dans le sein du trépas me conserva le jwupi
Tu n'as point démenti ce grand dieu qui me guide;
Tu n'es point devenue Ksi)agnole et perfide.
On dit que ce Gusman respire dans ces lieux;
Je venais l'arracher à ce monstre odieux.
Tu m'ainu's: vengeons-nous; livre-moi la victime.
AL.ZIRE.

Oui, tu dois te venger, tu dois punir le crime; Frappe. ,

ZAMORE

Que me dis-tu? Quoi, tes vœux! quoi, ta foi...

AL.ZIRE.

Frappe, je suis indigne et du jour et de toi.

ZAMORE

Ah, Montèze! ah, cruel ! mon cœur n'a pu te croire.

ALZIRF.

A-t-il osé t'apprendre une action si noire? Sais-tu pour quel
époux j'ai pu t'abandonner?

1 Nous trouvons la même aniilhèse dans ce vers de Brutus, act.
V :

Lève-toi, iriite obJ«t d'horreur et de tendreiiie '

2 II fallait laisser tes appas dans le vocabulaire suranné de la galanterie. Voltaire a plaqué plus naïvement encore ce mot au neuvième chant de ta Henriade.

Non, mais parle : aujourd'hui rien ne peut ra'êtomier.

Eh bien ! vois donc l'abîme où le sort nous engage ; Vois le comble du crime, ainsi que de l'outrage.

ZAMORE

Ce Gusman...

ZAMORE

Grand Dieu!

Ton assassin.

Vient en ce même instant de recevoir ma main.

ZAMORE

Lui?

Mon père, Alvarez, ont trompé ma jeunesse; Ils ont à cet hj-Tuen entraîné ma faiblesse. Ta criminelle arfiante, aux autels des chrétiens. Vient presque sous tes yeux de former ces liens. J'ai tout quitté, mes dieux, mon amant, ma patrie : Au nom de tous les trois, arrache-moi la vie. Voilà mon cœur, il vole au-devant de tes coups.

ZAMORE

Alzire, est-il bien vrai ? Gusman est ton époux !

Je pourrais t'alléguer, pour alTaiWir mon crime, De mon père sur moi le pouvoir légitime, L'erreur où nous étions, mes regrets, mes combats, Les pleurs que j'ai trois ans donnés à ton trépas; Que, des chrétiens vainqueurs esclave infortunée, La douleur de ta perte à leur Dieu m'a donnée; Que je t'aimais toujours; que mon cœur éperdu A détesté tes dieux, qui t'ont mal défendu : Mais je ne cherche point, je ne veux point d'excuse; Il n'en est point pour moi, lorsque l'amour m'accuse. Tu vis, il me suffit. Je t'ai manqué de foi; Tranche mes jours affreux, qui ne sont plus pour toi. Quoi! tu ne me vois point d'un œil impitoyable'?

1 lui .Voltaire est vraiment poète. La passion d'Alzire s'exprime avec éloquence, naturellement. La situation est terrible et tou-

ACTE 111, SCÈNE IV

ZAMORE

Non, si je suis aimé, non, tu n'es point coupable : Puis-je encore me flatter de régner dans ton cœur?

Quand Montèze, Alvarez, peut-être un dieu ven;eur, ^ Nos chrétiens, ma faiblesse, au temple m'ont conduite, Sûre de ton trépas, à cet hymen réduite. Enchaînée à Gusman par des nœuds éternels. J'adorais ta mémoire au pied de nos autels, Nos ppuj-jles, nos tyrans, tous ont su que je t'aime : Je l'ai dit à la terre, au ciel, h Gusman même; Et dans l'affreux moment, Zamore, où je te vois. Je te le dis encore pour la dernière fois '.

ZAMOITE.

Pour la dernière fois Zamorc t'aïuait vue!

Tu me serais ravie aussitôt que rendue!

Ah ! si l'amour encor tc'parlait aujourd'hui!...

o ciel ! c'est Gusman même, et son père avec lui. \

SCENE V

ALVAREZ, GUSMAN, ZAMORE, ALZIRE, suite.

ALVAREZ, à son fils.

Tu vois mon bienfaiteur, il est auprès d'Alzire.

{A Zamore.) O toi ! jeune héros, toi par qui je respire. Viens, ajoute à ma joie en cet auguste jour-; Viens avec mon cher fils partager mon amour.

ZAMORE

Qu'onlends-je? lui, Gusman! lui, ton fds, ce barbare?

cliiinte, comme l'entretien de Rodrigue et de Chimèie après lu mort du conae, cl Voltaire parait s'clever au niveau do son Uiodèle.

1 Tout ce morceau est admirable. Tous ont .su que je t'aime: comme ce pre.sent qui brave la grammaire exprime fidèlement la passion: A Gu.iman même est sublime.

2 I,a situation est dramatique , mais on regrette qu'elle soit amenée par tant d'invraisemblances et qu'Alvarez se serve de lo-

cutions aussi languissantes que celle-ci : « Ajoute à ma joie en cet auguste jour. »

Ciel! détourne les coups que ce moment prépare!

ALVAREZ

Dans quel étonnement...

ZAMORE

Quoi ! le ciel a permis Que ce vertueux père eût cet indigne fils?

GL'SMAN.

Esclave, d'où te vient cette aveugle furie? Sais-tu bien qui je suis?

ZAMORE

Horreur de ma patrie!

Parmi les malheureux que ton pouvoir a fails, Connais-tu bien Zamore, et vois-tu tes forfaits?

GUSMAN

Toi!

ALVAREZ

Zamore !

ZAMORE

Oui, lui-même, à qui ta barbarie Voulut ôter l'honneur, et crut ôter la vie; Lui, que tu fis languir dans des tourments honteux, Lui, dont l'aspect ici te fait baisser les yeux '. Ravisseur de nos biens, tyran de notre empire. Tu viens de ni'ariacher le seul bien où j'aspire. Achève; et de ce fer, trésor de tes climats, Préviens mon bras vengeur, et préviens ton trépas. La main, la même main qui t'a rendu ton père. Dans ton sang odieux pourrait venger la terre : Et j'aurais les mortels et les dieux pour amis, En ré-vérant le père et punissant le fils.

ALVAREZ, à Gusman.

De ce discours, 6 ciel ! que je me sens confondre ! Vous sentez-vous coupable, et pouvez-vous répondre'?

1 Ce vers est d'une grande iieaiité. Il exprime la supériorité de Zamore sur (lusnian et !a confusion de cet cngueilleux vainqueur devant un esclave. Les traits de ce genre, et ils sont rares, sont toujours accueillis avec transport.

2 11 est au moins étrange qu'Alvarez ait ignoré jusqu'alors les cruautés de son fils.

ACTE 111 , SCÈNE V

CUSMAN.

Répondre à ce rebelle, et daigner ni'avilir ' Jusqu'à le réfuler quand je dois le punir! Son juste cliâlement, que lui-même il prononce. Sans mon respect pour vous eût été ma réponse.

[AAlzire.) Madame, votre cœur doit vous instruire assez A quel point en secret ici vous m'ofl'cnsez; Vous qui, sinon pour moi, du moins pour votre gloire, Deviez de cet esclave éloulTer la mémoire ; Vous, dont les pleurs encore outragent votre époux; Vous que J'aimais assez pour en être jaloux.

ALZIBE.

{A Gusman.) {A Alvares.)

Cruel! Et vous, seigneur, mon protecteur, mon père :

{A Znmoré.) Toi, jadis mon espoir en un temps plus prospère, Voyez le joug horrible où mon sort est lié". Et frémissiez tous trois d'horreur et de pitié.

{En montrant Zamore.) Voici l'amant, l'époux que me choisit mon père, Avant que je connusse un nouvel hémisphère". Avant que de l'Eurojje on nous portât des fers. 1-e bruit de son trépas perdit cet univers* : Je vis tomber l'empire où régnaient mes ancêtres: Tout changea sur la terre, et je connus des maîtres. Mon père infortuné, plein d'ennuis et de jours, Au Dieu que vous servez eut à la lin recours : C'est ce Dieu des chrétiens que devant vous j'atteste; Ses autels sont témoins do mon hymen funeste ; C'est aux pieds de ce Dieu qu'un horrible serment Me donne au meurtrier qui m'ôta mon amant. Je connais mal peut-être une loi si nouvelle; Mais j'en crois ma vertu, qui parle aussi haut qu'elle.

1 Daiqner m' avilir est ime expression qui louctie au grotesque. Ce sont de ces mots qui, suivant l'expression de J.-B. Rousseau,

Hurlent d'effroi de «o voir accouplés.

2 Un «or< iie à un ;oug est une singulière métaphore.

3 Expression impropre qui donne à croire qu'Aizire a visité l'Europe.

4 Puisqu'Alzire sait qu'il y a un autre monde, elle ne doit pas dire que l'Amérique est un univers.

Zamore, tu m'es cher, je t'aime, je le dois : Mais après mes serments je ne puis être à toi. Toi, Gusman, dont je suis l'épouse et la victime. Je ne suis point à toi, cruel, après ton crime. Qui des deux osera se venger aujourd'hui ? Qui percera ce cœur que Ion arrache à lui ? Toujours infortunée et toujours criminelle. Perfide envers Zamore, à Gusman infidèle, Qui me délivrera, par un trépas heureux, De la nécessité de vous trahir tous deux ? Gusman, du sang des miens ta main déjà rougie Frémira moins qu'une autre à m'arracher la vie. De l'hymen, de l'amour il faut venger les droits : Punis une coupable, et sois juste une fois'.

GL'SMAN.

Ainsi vous abusez d'un reste d'indulgence Que ma bonté trahie oppose à votre offense : Mais vous le demandez, et je vais vous punir ; Votre supplice est prêt : mon rival va périr. Holà, soldats.

Cruel !

ALVAREZ

Mon fils, qu'allez-vous faire ?

Respectez ses bienfaits, respectez sa misère. Quel est l'état horrible, ô ciel, où je me vois ! L'un tient de moi la vie, à l'autre je la dois ! Ah ! mes fils ! de ce nom ressentez la tendresse ; D'un père infortuné regardez la vieillesse ; Et du moins...

■ 1 Toute cette tirade depuis Zamore, tu m'es cher, jusqu'à la fin, esi admirable de force logique ei de passion véhéménle.

2 11 fallait que Zamore fût le libérateur d'Alvarez et que Gusman conservai un grand fonds de piété filiale pour que Zamore ne fût pas puni immédiatement. La combinaison dramatique qui amène ce résultat est fortement conçue.

\CTE III, SCÈNE VI

OFFICIER ESPAGNOL

ALONZE

Paraissez, seigneur, et commandez :

D'armes et d'ennemis ces champs sont inondés : Ils marchent vers ces murs, et le nom de Zamore Est le cri menaçant qui les rassemble encore. Ce nom sacré pour eux se mêle dans les airs A ce bruit belliqueux des barbares concerts. Sous leurs boucliers d'or les campagnes mugissent ; be leurs cris redoublés les échos retentissent; En bataillons serrés ils mesurent leurs pas. Dans un ordre nouveau qu'ils ne connaissaient pas; Et ce peuple, autrefois vil fardeau de la terre ', Semble apprendre de nous le grand art de la guerre.

GL'SMAN.

Allons, à leurs regards il faut donc se montrer : Dans la poudre à l'instant vous les verrez rentrer-. Héros de la Castille, enfants de la victoire, Ce monde est fait pour vous ; vous l'Cles

pour la gloire ; Eux pour porter vos fers, vous craindre, et vous servir.

ZAMORE

Mortel égal à moi, nous, faits pour obéir?

GUSMAN

Qu'on l'entraîne.

ZAMORE

Oses-tu, tyran de rinnocence.

Oses-tu me punir d'une juste défense?

(Aux EsTpaqnoU qui l'entourent.) Êtes-vous donc des dieux qu'on ne puisse attaquer? Et, teints de notre sang, faut-il vous invoquer?

GUSMAN

Obéissez.

Seigneur !

ALVAREZ

Dans ton courroux sévère ïionge au moins, mon cher fils, qu'il a sauvé ton père.

GUSMAN

Seigneur, je songe à vaincre, et je l'appris de vous. J'y vole ; adieu.

SCÈNE VII

ALZIRE, se jetant à genoux.

Seigneur, j'embrasse vos genoux.

C'est à votre vertu (jue je rends cet hommage, Le premier où le sort abaissa mon courage. Vengez, seigneur, vengez sur ce cœur affligé L'honneur de votre fils par sa femme outragé. Mais à mes premiers nœuds mon âme était unie : Hélas ! peut-on deux fois se donner dans sa vie? Zamore était à moi, Zamore eut mon amour : Zamore est vertueux; vous lui devez le jour'. Pardonnez... Je succombe à ma douleur mortelle.

ALVAREZ

Je conserve pour toi ma bonté paternelle. Je plains Zamore et toi ; je serai ton appui : Mais songe au nœud sacré qui t'attache aujourd'hui. Ne porte point l'horreur au sein de ma famille : Non. tu n'es plus à toi ; sois mon sang, sois ma fille: Gusman fut inhumain, je le sais, j'en frémis; Mais il est ton époux, il t'aime, il est mon fils : Son âme à la pitié se peut ouvrir encore.

Hélas ! que n'êtes- vous le père de Zamore !

i Cet hémistiche est amohibologique. La même idée est exprimée sans obscurité par ce vers de la seconde scène du deuxième acte :

La mort a respecté ee» jours qu« je te dois. FIN DU TROISIÈME ACTE,

ALVAREZ, GUSMAN

ALVAREZ

Méritez donc, mon fils, un si grand avantage. Vous avez triomphié du nombre et du courage; Et, de tous les vengeurs de ce triste univers. Une moitié n'est plus, et l'autre est dans vos fers. Ah ! n'ensanglantez point le prix de la victoire' ! Mon fils, que la clémence ajoute à votre gloire ! Je vais, sur les vaincus étendant mes secours, Consoler leur misère, et veiller sur leurs jours. Vous, songez cependant qu'un père vous implore; Soyez homme et chrétien : pardonnez à Zamore. Ne pourrai-je adoucir vos inflexibles mœurs? Et n'apprendrez-vous point à conquérir des cœurs ?

GUSMAN

Ah! vous percez le mien". Demandez-moi ma vie Mais laissez un champ libre à ma juste furie; Ménagez le courroux de mon cœur opprimé. Comment lui pardonner 1 le barbare est aimé.

ALVAREZ

Il en est plus à plaindre.

GUSMAN

A plaindre? lui, mon père!

Ah ! qu'on me plaigne ainsi, la mort me sera chère.

ALVAREZ

Quoi! vous joignez encore à cet ardent courroux

1 11 est évident que le prix de la victoire est là parce que voire victoire n'aurait pas suffi à la rime.

S Ce jeu de mois sur cœur conviendrait à peine dans une comédie. Deux vers plus bas nous voyons ce même cœur opprimé.

La fureur des soupçons, ce tourment des jaloux'?

GUSMAN

Et vous condamneriez jusqu'à ma jalousie? Quoi ! ce juste transport dont mon âme est saisie, Ce triste sentiment, plein de honte et d'horreur, Si légitime en moi, trouve en vous un censeur! Vous voyez sans pitié ma douleur effrénée- !

ALVAREZ

Mêlez moins d'amertume à votre destinée; Alzire a des vertus, et, loin de les aigrir, Par des dehors plus doux vous devez l'attendrir. Son cœur de ces climats conserve la rudesse, H résiste à la force, il cède à la souplesse. Et la douceur peut tout sur notre volonté '.

GUSMAN

Moi, que je flatte encor l'orgueil de sa beauté? Que, sous un front serein déguisant mon outrage, A de nouveaux mépris ma bon" té Tencourage* ? Ne devriez-vous pas, de mon honneur jaloux. Au lieu de le blâmer, partager mon courroux? J'ai déjà trop rougi d'épouser une esclave Qui m'ose dédaigner, qui me hait, qui me brave, Dont un autre à mes yeux possède oncor le rœur\ Et que j'aime, en un mot, pour comble de malheur.

1 Gusman n'en est pas à soupçonner. Tout ce dialogue est bien faible.

2 Douleur effrénée est plus que négligé.

3 Ces trois vers sont mauvais; le rapport du cœur d'Alzire au climat devrait s'étendre au vers suivant et il n'en est rien. La métaphore est brusquement interrompue. SoupUsse est un mot impropre, et le poète ajoute un vers parasite pour introduire celui de douceur, qui est le seul juste.

4 Ces vers reproduisent une idée déjà exprimée par Racine :

AUez, enlai jnrant que votre Slme Tadore, A de nouveaux mépris l'enconrager encore.

Andromaque y act. U, se. v.

5 Ce sentiment si cruel dans l'amour a inspiré des traits touchants à Corneille et à Racine .-

Faible soulagement d'un malheur s.ins remède ! Paalîne '. je verrai qu'un autre vous possède.

Polyeueie, iict II, 50. i..

Et cependant un autre Pouédera ce cOïnr don» j'aHiraia les vœux.

Mithrid., act. II, gc. vi.

ACTE IV , SCÈNE I

ALVAREZ

Ne vous repentez point d'un amour légitime ; Mais sachez le régler : tout excès mène au crime. Promettez-moi du moins de ne décider rien. Avant de m'accorder un second entretien.

GUSHAN.

Eh : que pourrait un fils refuser à son père?

Je veux bien pour un temps suspendre ma colère ;

N'en exigez pas plus de mon cœur outragé.

ALVAREZ

Je ne veux que du temps.

{Il sort.}

GUSMAN , seul.

Quoi ! n'être point vengé !

Aimer, me repentir, être réduit encore A l'horreur d'envier le destin de Zamorc, D'un de ces vils mortels en Europe ignorés, Qu'à peine du nom d'homme on aurait lionorés... Que vois-je? Alzire! ô ciel !

SCÈNE II

GUSMAN, ALZIRE, KMIRF

C'est moi, c'est ton épouse, C'est ce fatal objet de ta fureur jalouse, Qui n'a pu le chérir, qui l'a dû révéler, Qui te plaint, qui t'outrage, et qui vient l'implorer. Je n'ai rien déguisé. Soit grandeur, soit faiblesse. Ma bouche a fait l'aveu qu'un autre a ma tendresse; Et ma sincérité, trop funeste verlu.

Si mon amant périt, est ce qui l'a perdu. Je vais plus l'étonner : ton épouse a l'audace De s'adresser à loi pour demander sa grâce '.

1 Alzire demandait. à son époux outragé la grâce de son amant, rappelle, avec, analogie dans l'objet et contraste dans les rapports, Pauline implorant l'appui de Sévère, son amant, en faveur de Polyeucte, son époux. Dans cette lutte de deux grands poètes, le vieux Corneille garde le premier rang.

48 ALZIKE.

J'ai cru que don Gusman, tout fier, tout rigoureux,

Tout terrible qu'il est, doit être généreux.

J'ai pensé qu'un guerrier, jaloux de sa puissance,

Peut mettre l'orgueil même à pardonner l'offense :

Une telle vertu séduirait plus nos cœurs

Que tout l'or de ces lieux n'éblouit nos vainqueurs.

Par ce grand changement dans ton âme inhumaine,

Par un effort si beau tu vas changer la mienne;

Tu t'assures ma foi, mon respect, mon retour.

Tous mes vœux (s'il en est qui tiennent lieu d'amour).

Pardonne... je m'égare... éprouve mon courage.
Peut-être une Espagnole eût promis davantage ;
Elle eût pu prodiguer les charmes de ses pleurs :
Je n'ai point leurs attraits, et je n'ai point leurs mœurs¹.
Ce cœur simple, et formé des mains de la nature.
En voulant t'adoucir redouble ton injure :
Mais enfin c'est à toi d'essayer désormais
Sur ce cœur indompté la force des bienfaits.

GUSMAN

Eh bien! si les vertus peuvent tant sur votre âme. Pour en suivre les lois, connaissez-les, madame. Étudiez nos mœurs avant de les blâmer; Ces mœurs sont vos devoirs; il faut s'y conformer. Sachez que le premier est d'étouffer l'idée Dont votre âme à mes yeux est encor possédée; De vous respecter plus, et de n'oser jamais Me prononcer le nom d'un rival que je hais; D'en rougir la première, et d'attendre en silence Ce que doit d'un barbare ordonner ma vengeance. Sachez que votre époux, qu'ont outragé vos feux, S'il peut vous pardonner, est assez généreux. Plus que vous ne pensez je porte un cœur sensible, Et ce n'est pas à vous à me croire inflexible.

¹ Il y a ici une syllepse ou accord de pensée et non de mots ; car leur est un pluriel et ne peut se rapporter grammaticalement à une Espagnole. C'est ainsi que Racine a pu dire dans *Athalie* :

Entre If pauvre et vous tous prendrez Dieu pnur juge, Vous
«ouTenant, mon fils, que caché sous ce lin Comme eux tous fûtei
pauvre et comme eux orphelin.

SCÈNE III

ÉMIRE

Vous voyez qu'il VOUS aime; on pourrait l'attendrir.

S'il m'aime, il est jaloux ; Zamoro va périr : J'assassinais Zamore en dciiiant sa vie. Ah! je l'avais prévu. M'auras-tu mieux servie? Pourras-tu le sauver? Vivra-t-il loin de moi? Du soldat qui le garde as-tu tenté la foi?

ÉMIRE

L'or qui les séduit tous vient d'éblouir sa vue. Sa foi, n'en doutez point, sa main vous est vendue.

Ainsi, grâce aux cieux, ces métaux détestés

Ne servent pas toujours à nos calamités.

Ah ! ne perds point de temps : tu balances encore!

ÉMIRE

Mais aurait-on juré la perte de Zamore? Alvarez aurait-il assez peu de crédit?

Ht le conseil enfin...

Je crains tout, il suffit.

Tu vois de ces tyrans la fureur despotique; Ils pensent que pour eux le ciel fit l'Amérique, Qu'ils en sont nés les rois; et Zamore à leurs yeux , Tout souverain qu'il fut , n'est qu'un séditieux. Conseil de meurtriers ! Gusman ! peuple barbare! Je préviendrai les coups que votre main prépare. Ce soldat ne vient point : qu'il tarde à m'obéir!

ÉMIRE

Madame, avec Zamore il va bientôt venir; Il court à la prison. Déjà la nuit plus sombre Couvre ce grand dessein du secret de son ombre '.

i Voltaire se répète, car il a déjà dit dans Brutus, act. IV, se. V :

Déjà 11 nuit plus lonibre Voile nos granda ilesucins du seoret de >on ombre.

Fatigués de carnage et de saug enivrés.

Les tyrans de la terre au sommeil sont livrés.

Allons, que ce soldat nous conduise à la porte : Qu'on ouvre la prison, que l'innocence en sorte.

ÉMIRE

Il vous prévient déjà ; Céphane le conduit.

Mais si l'on vous rencontre eu cette obscure nuit,

Votre gloire est perdue, et cette honte extrême...

Va , la honte serait de trahir ce que j'aime.

Cet honneur étranger, parmi nous inconnu ,

N'est qu'un fantôme vain qu'on prend pour la vertu :

C'est l'amour de la s'oire, et non de la justice, .

l.a crainte du reproche, et non celle du vice ' . ^ [/ .

Je fus instruite , Ęmire , en ce grossier climat , /■-'■"" ' '

A suivre la vertu sans en chercher l'éclat.

L'honneur est dans mon cœur, et c'est lui qui m'ordonne

De sauver lui héros que le ciel abandonne.

SCÈNE IV

ALZIRE, ZAMORE, ĘMIRE, us soldat'.

ALZIRE.

Tout est perdu pour toi ; tes tyrans sont vainqueurs , Ton sup-
pHce est tout prêt : si tu ne fuis, lu meurs.

1 Alzire fait des maximes à la manière de La Rochefoucauld.
C'est bien fort pour une Américaine.

2 « La vraisemblance est manifestement violée au quatrième acte et de plusieurs manières. Gusraan est vainqueur ; Zamore est en prison, la nuit vient et le soldat qui a trouvé moyen de le délivrer l'amène devant Alzire au lieu même oti elle vient de parler à Gusman. Ici les invraisemblances sont accumulées. D'abord comment le soldat qui a consenti à s'exposer au danger le plu.<; imminent augmente-t-il si gratuitement ce danger, en amenant

Zamore de la prison dans le palais même de Gusman , au lieu de précipiter son évasion? Comment Alzire elle-même exposc-t-elle son amant à un péril si manifeste' Certainement elle ne doit avoir rien de plus pressé que de le savoir en sûreté; elle n'a pas d'autre dessein, et ce n'est pas là le cas de tout tiquer pour une entrevue d'un

ACTE IV, SCÈNE IV

Pars , ne perds point de temps ; prends ce soldat pour guide ,

Trompons des meurtriers l'espérance lionicide;

Tu vois mon désespoir et mon saisissement :

<,'est à toi d'épargner la mort à mon amant,

Vn crime à mon époux, et des larmes au monde.

L'Aniéricpie t'appelle, et la nuit te seconde ;

Prends pitié de ton sort, et laisse-moi le mica.

ZAMORE

Esclave d'un barbare, épouse d'un chrétien, Toi qui m'as tant aimé, tu m'ordonnes de vivre! Eh bien ! j'obéirai. Mais oses-tu me suivre ? Sans trône, sans secours, au comble du malheur. Je n'ai plus à t'offrir qu'un désert et mon cœur. Autrefois à tes pieds j'ai mis un diadème.

AL.ZIHE.

Ah? qu'était-il sans toi? qu'ai-je aimé que toi-même? Et qu'est-ce auprès de toi que ce vil univers? Mon âme va te suivre au fond de tes déserts. Je vais seule en ces lieux, où l'horreur me consume , Languir dans les regrets, sécher dans l'amertume. Mourir dans le remords d'avoir trahi ma foi. D'être au pouvoir d'un autre, et de brûler pour toi. Pars , emporte avec toi mon bonheur et ma vie ; Laisse-moi les horreurs du devoir qui me lie. J'ai mon amant ensemble et ma gloire à sauver '. Tous deux me sont sacrés ; je les veux conserver.

ZAMORE

Ta gloire ! Quelle est doue cette gloire inconnue ?

moment. Ce n'est pas tout: Gusman vient de quitter Alzire. Od est-il dans cet instant? que fait-il? on ne doit pas l'ignorer. Comment, après tout ce qui s'est passé, laisse- t-il à sa femme la liberté d'être seule dans la nuit et d'entretenir son amant? Cette conduite est bien étrange, et un vers de h pièce la rend encore plus inexplicable. Dans le récit que fait plus loin la suivante d'Al-7.ire de ce qui vient de se passer entre Zamore et le soldat, se trouve ce vers .-

Au palais de Gusman je le vois qui 8*avaïice.

Oii est donc le lieu de la scène, si ce n'est pas dans ce même palais de Gusman et d'Alvarez, dans le palais du gouverneur? Supposons encore qu'on ait mis palais au lieu d'appartement, qui était le iiKil propre, mais alors comment Ahïro, au milieu de la nuit, n'estelle pas dans rapparicment de son éiïioux.* » Jm //ar;j«.) 1 J'ai votre ûllo enaernblo et ma gloiic ii ditfcndre.

Racine, Iphiféim, «et. IV, sa. vi.

Quel fantôme d'Europe a fasciné ta vue ?

Quoi : ces affreux serments qu'on vient de te dicter.

Quoi ! ce temple clirétieii que tu dois détester.

Ce Dieu , ce destructeur des dieux de mes ancêtres ,

T'arrachent à Zamore , et te donnent des maîtres?

J'ai promis ; il suffit : il n'importe à quel dieu.

ZAMORF..

Ta promesse est un crime , elle est ma perte ; adieu. Périssent
tes serments, et ton Dieu que jabhorre !

Arrête : quels adieux! arrête, cher Zamore '

ZAMORE

Gusman est ton époux !

Plains-moi , sans ni'oulrager.

Songe à nos premiers noeuds.

Je songe à ton danger.

ZAMORE

Non , tu trahis , cruelle , un feu si légitime.

Non , je t'aime à jamais ; et c'est un nouveau crime. Laisse-
moi mourir seule : ôte-toi de ces lieux. Quel désespoir horrible
étincelle en tes yeux? Zamore...

ZAMORE

C'en est fait.

Où vas-tu?

ZAMORE

Mon courage De celte liberté va faire un digne usage '.

Tu n'en saurais douter, je pérís si tu meurs.

ZAMORE

Peux-tu mêler l'amour à ces moments d'horreurs?

1 « Cette sortie de Zamore laisse le spectateur dans une grande impatience de savoir ce qu'il aura fait. Le récit d'Ernire, et ensuite la scène où l'on vient arrêter Alzire , augmentent encore l'incertitude et la terreur. » (ia Harpe.)

SCÈNE V

Je succombe, il me laisse :

Il part; que va-t-il faire? o moment plein d'effroi! Gusman !
quoi ! c'est donc lui que j'ai quitté pour toi ! Émire , suis ses pas ,
vole , et reviens m'instruire S'il est en sûreté , s'il faut que je res-
pire. Va voir si ce soldat nous sert ou nous trahit.

(Émire sort.) Un noir pressentiment m'afflige et me saisit :
Ce jour, ce jour pour moi ne peut être qu'horrible. o toi , Dieu des
chrétiens , Dieu vainqueur et terrible, Je connais pou tes lois: ta
main , du haut des cieux , Perce à peine un nuage épaissi sur mes
yeux' : Mais si je si is à toi ,, si mon amour t'offense , Sur ce cœur

malheureux épuise ta vengeance. Grand Dieu, conduis Zamore au milieu des déserts! Ne serais-tu le Dieu que d'un autre univers? Les seuls Européens sont-ils nés pour te plaire? Es-tu lyran d'un monde, et de l'autre le père? Les vainqueurs , les vaincus , tous ces faibles humains , Sont tous également l'ouvrage de tes mains". Mais de quels cris affreux mon oreille est frappée! J'entends nommer Zamore : ô oiel ! on m'a trompée. Le bruit redouble , on vient : ah ! Zamore est perdu.

1 La passion vraie qui anime cette scène, le moiivement du dialogue, l'intérêt puissant de la situation , tout contribue à faire oublier au théâtre les invraisemblances signalées par La Harpe, et dans le cabinet même on est tenté de les excuser.

2 Perce à peine manque d'harmonie, dit La Harpe; cela est vrai, mais un tort plus grave, c'est que la métaphore n'est pas juste; une main ne perce pas un nuage.

3 Voltaire ainie ces lieux communs de morale. C'est ainsi qu'il dira dans Mahomet, a.ct. I. se. iv :

L'insecte enseveli sous l'herbe Et l'nigfle impérieux qui plane
nu haut du ciol Rentrent diini le néant aux yem de l'Éternel.

Chère Éniire , est-ce toi? qu'a-t-on fait? qu'as-tu vu? Tire-moi ,
par pitié , de mon doute terrible.

ÉMIRE.

Ah! n'espérez plus rien : sa perte est infaillible.

Des armes du soldat qui conduisait ses pas

Il a couvert son front , il a chargé son bras.

Il s'éloigne : à l'instant le soldat prend la fuite :
Votre amant au palais court et se précipite ;
.Je le suis en tremblant parmi nos ennemis ,
Parmi ces meurtriers dans le sang endormis ,
Dans l'horreur de la nuit , des morts , et du silence.
ku palais de Gusmanje le vois qui s'avance;
Je rappelais en vain de la voix et des yeux;
Il m'échappe ; et soudain j'entends des cris affreux :
J'entends dire : « Qu'il meure ! » on court, ou vole aux armes.
Retirez-vous, madame, et fuyez tant d'alarmes;
Rentrez.
Ah ! chère Émire , allons le secourir.
ÉMmE.
Que pouvez-vous, madame , ô ciel?
Je puis mourir.

ACTE IV, SCÈNE VU

ALONZE

En (p moment affreux Je ne puis qu'annoncer un ordre rigoureux. Daignez me suivre.

Ai.ziniî.

o sort ! ô vengeance trop forte !

Cruels! quoi ! ce n'est point la mort que l'on m'apporte? Quoi ! Zaniore n'est plus , et je n'ai que des fers ! Tu gî^mis , et tes yeux de larmes sont couverts ! Mes maux ont-ils toiirlié les cœurs nés pour la haine *? Viens; si la mort m'attend, viens, j'obéis sans peine

]lldj-é'^

,iWr

FIN bU QUATRIÈME ACTE.

SCENE I

ALZrRE.

Préparez-vous pour moi vos supplices cruels , Tyrans , qui vous nommez les juges des mortels? Laissez-vous dans l'horreur de cette inquiétude De mes destins affreux flotter l'incertitude ' ? On m'arrête , on me garde , on ne m'informe pas Si l'oii a résolu ma vie ou mon trépas^ Ma voix nomme Zamore, et mes gardes pâlisent; Tout s'émeut à ce nom ; ces monstres en frémissent.

SCENE

MONTÈZE, ALZIRE.

Ah] mon père !

MONTÈZE.

Ma fdle , où nous as-tu réduits ?

i •• Flotter l'incertitude dam Vhorrsur de l'inquiétude est une surabondance de mois qui même ne voni pas bien ensemble. »
(La Harjie.)

2 Voltaire se copie après avoir copié Racine. Il a dit dans Zaïre, act. IV, se. 1 :

Ah! que fait Orosmare ? U ne s'informe pu Si j'auends loin de lai la vie ou le trépas.

Et Racine l'avait devancé dans Andromaque, act. V, se. I :

n ne s'informe pas Si l'on souh»ile ailleurs sa Tie ou son trépas.

AL.ZIRE, ACTE V, SCENK il. 57

Voilà de ton amour les exécrables fruits. Hélas! nous demandons la t];iâce de Zamore; Alvarez avec moi daignait parler encore : Un soldat à l'instant se présente à nos yeux ; C'était Zamore même , égaré, furieux; Par ce déguisement la vue était trompée. A peine entre ses mains j'aperçois une épée : Entrer, voler vers nous , s'élancer sur Gusman , L'attaquer, le frapper, n'est pour lui qu'un moment. Le sang de ton époux rejaillit sur ton père' : Zamore, au même instant déjjouillant sa colère , Tombe aux pieds d'Alvarez , et . tranquille et soumis , Lui présentant ce fer teint du sang de son fils : « J'ai fait ce que j'ai dû , j'ai vengé mon injure ; « Fais ton devoir, dit-il , et venge la nature. » Alors il se prosterne , attendant le trépas. Le père tousanglant se jette

entre mes bras; Tout se réveille , on court , on s'avance , on s'écrie, On vole à ton époux , on rappelle sa vie ; On arrête son sang , on presse le secours De cet art inventé pour conserver nos jours-. Tout le peuple à grands cris demande ton supplice. Du meurtre de son maître il te croit la complice ;

Vous pourriez...

MONTÈZE.

Non , mon cœur ne t'en soupçonne pas ; Non , le tien n'est pas fait pour de tels attentats ; Capable d'une erreur, il ne l'est point d'un crime ; Tes yeux s'étaient fermés sur le bord de l'abîme. Je le souhaite ainsi, je le crois : cependant

I Ainsi le père d'Alzire était dans la chambre de Gusman et Alzire n'y était pas. C'est à n'y rien eumprendre. Quoique Voltaire cherclie à voiler ces invraisemblances en faisant dire plus haut à Moiièteze :

on voit trop que le moment est mal choisi pour une délibération ; qu'il n'y a pas urj<eiM-e à prononcer immédiatement sur le sort de Zamore dont on n'a rien à ciaindre, cl que puur tout dire personne are moment n'est où il devrait être.

2 Périphrase pour désigner la médecine, qui oublie quelque-fois pourquoi elle a été inventée.

Ton époux va mourir des coups de Ion amant. On va te condamner ; tu vas perdre la vie Dans l'iiorreur du supplice et dans l'ignominie ; El je retourne enfin , par un dernier cflorl , Demander au conseil et ta grâce et ma mort.

ALZmE.

Ma grâce ! à mes tyrans? les prier ! vous , mon père.

Osez vivre et m'aimer, c'est ma seule prière.

Je plains Gusman ; son sort a trop de cruauté ;

Et je le plains surtout de l'avoir mérité.

Pour Zamore , il n'a fait que venger son outrage;

Je ne puis e-xcuser ni blâmer son courage.

J'ai voulu le sauver, je ne m'en défends pas.

Il mourra... Gardez-vous d'empêcher mon trépas.

MONTÈZE.

o ciel ! inspire-moi , j'implore ta clémence !

(Il son.)

SCÈNE III

o ciel ! anéantis ma fatale existence.

Quoi ! ce Dieu que je sers me laisse sans secours ! Il défend à mes mains d'attenter sur mes jours! Ah ! j'ai quitté des dieux dont la bonté facile Mo permettait la mort , la mort, mon seul asile. Eh ! quel crime est-ce donc , devant ce Dieu jaloux , De hâter un moment qu'il nous prépare à tous? Quoi ! du calice amer d'un malheur si durable Faut-il boire à longs traits la lie insupportable'? Ce corps vil et mortel est-il donc si sacré. Que l'esprit qui le meut ne le quitte à sou gré ? Ce peuple de vainqueurs,

armé de son tonnerre, A-t-il le droit affreux de dépeupler la terre
,

1 On ne boit pas la lie à longs traits : on boit un breuvage jusqu'à la lie qui reste au fond du vase. Si durable, insupportable sont de véritables chevilles. Ce monologue, le plus grave accès philosophique d'Alzire, a fait dire au satirique Giloert ;

Alzire au désespoir commente le Phi-don.

SCÈNE IV

ZAMORE enchaîné, ALZIRE, gardes.

ZAMORE

C'est ici qu'il faut périr tous deux.

Sous riiorrible appareil de sa fausse justice, Un tribunal de sang te condamne au supplice, (lusnian respire encor; mon bras désespéré N'a porté dans son sein qu'un coup mal assuré : Il vit pour achever le malheur de Zamore; Il mourra tout couvert de ce sang que j'adore; Nous périrons ensemble à ses yeux expirants; Il va goûter encor le plaisir des tyrans. Alvarez doit ici prononcer de sa bouche L'abominable arrêt de ce conseil farouche. C'est moi qui t'ai perdue , et tu périras pour moi.

Va, je ne me plains plus; je mourrai préf-s de toi. Tu m'aimes, c'est assez; bénis ma destinée, Rénis le coup affreux qui rompt mon hyménée; Songe que ce moment, où je vais chez les morts. Est le seul où mon cœur peut t'aimer sans remords. Libre par

mon supplice, à moi-même rendue. Je dispose à la fin d'une foi qui t'est due. L'appareil de la mort , élevé pour nous deux , Est l'autel où mon cœur te rend ses premiers feux. C'est 1.1 ((ue j'expierai le crime involontaire De l'inlidélité que j'avais pu te faire. Ma plus grande amertume , en ce funeste sort , C'est d'entendre Alvarez prononcer notre mort '.

1 Alzire parle ici selon son caractère et selon la nature. Il et fâcheux que ces sentiments si vrais et si touchants s'expriment par cinq distiques, qui se suivent et se ressemblent.

Ah! le voici; les pleurs inondent son visage.

Qui de nous trois, 6 ciel! a reçu plus d'outrage' Et que d'infortunés le sort assemble ici ! v

SCÈNE V

ALZIRE, ZAMORE, ALVAREZ, gardes.

ZAMORE

J'attends la mort de toi , le ciel le veut ainsi;

Tu dois me prononcer l'arrêt (ju'on vient de rendre :

Parle sans te troubler, comme je vais l'entendre;

El fais livrer sans crainte aux supplices tout prêts

L'assassin de ton lils, et l'ami d'Alvarez.

Mais que t'a fait Alzire? et quelle barbarie

Te force à lui ravir une innocente vie?

Les Espagnols enfin t'ont donné leur fureur :

Une injuste vengeance entre-t-elle en ton cœur?

Connu seul parmi nous par ta clémence auguste.

Tu veux donc renoncer à ce grand nom de juste !

Dans le sang innocent ta main va se baigner!

Venge-toi, venge un fils, mais sans me soupçonner. Épouse de Gusman, ce nom seul doit l'apprendre Que, loin de le trahir, je l'aurais su défendre. J'ai respecté ton fils; et ce cœur gémissant Lui conserva sa foi , morne en le haïssant. Que je sois de ton peuple applaudie ou blâmée , Ta seule opinion fera ma renommée :

Estimée en mourant d'un cœur tel que le lien, Je dédaigne le reste, et ne demande rien. Zamore va mourir, il faut bien que je meure; C'est tout ce que j'attends, et c'est toi que je pleure.

ALVAREZ

Quel mélange, grand Dieu, de tendresse et d'horreu L'assassin de mon fils est mon libérateur. Zamore!... oui, je le dois des jours que je déleste; Tu m'as vendu bien cher un présent si funeste...

ACTE V, SCENE V

Je suis père, mais liomnic; et, malgré ta fureur, Malgré la voix du sang qui parle à ma douleur. Qui demande vengeance à mon âme

éperdue, La voix de* les bienfaits est encore entendue.

Et toi qui fus ma lille, et que dans nos malheurs J'appelle encor d'un nom qui fait couler nos pleurs. Va, ton pître est bien loin de joindre à ses souffrances Cet horrible plaisir que donnent les vengeances. Il faut perdre à la fois, par des coups inouïs , Et mon libérateur, et ma fille, et mon fils. Le conseil vous condamne : il a , dans sa colère. Du fer de la vengeance armé la main d'un père. Je n'ai point refusé ce ministère alT'reux... îitjc viens le remplir, pour vous sauver tous deux. Zaniorc , tu peux tout.

ZAMOÎÊ.

Je J]eux sauver Alzire.^" Ah! parle, que faut-il?

ALVAREZ

Croire un Dieu (|ui m'inspire.

Tu peux changer d'un mot et son sort et le tien; Ici la loi pardonne à qui se rend chrétien. Celte loi, que naguèreun saint zèle a dictée. Du cie! en ta faveur y semble être apportée '. Le Dieu qui nous apprend lui-même à pardonner De son ombre à nos yeux saura l'environner. Tu vas dos Espagnols arrêter la colère; Ton sang, sacré pour eux, est le sang de leur frère: Les traits de la vengeance en leurs mains suspendus. Sur Alzire et sur toi ne se tourneront plus^ Je réponds de sa vie , ainsi que de la tienne; Zamore, c'est de toi qu'il faut que je l'obtienne \ Ne sois point inflexible à celte faible voix; Je le devrai la vie une seconde fois.

1 Celte loi , qui viptit d'ôiiio fuite, ne durera guère : clin n'a pas laissé (1(^ liaco dans l'iiisloire. (Ui voit irop i|ue c'est un expédiunl du pueio pdur anieuev une scène; mais la scène étant be!n

ri pailiftiique, on ne songe pas à le chicaner sur cette loi apocryphique.
I".

2 Pourquoi sur Alzire? Dans l'hypothèse du poète, la lui qui sauve la vie de Zamore pour prix de sa conversion ne protège pas Alzire, déjà chrétienne.

Cruel ! pour me payer du sang dont tu me privas , Un père infortuné demande ([ue tu vives. Rends-toi chrétien comme elle ; accorde-moi ce prix De SCS jours et des tiens, et du sang de mon fils.

ZAMORE, à Alzire, Alzire, jusque-là chérissons-nous la vie? La rachèterions-nous par mon ignominie?

Quitterai-je mes dieux, pour le Dieu de Gusman?

(A Alvarez.) Et toi , plus que ton fils seras-tu mon tyran? Tu veux qu'Alzire meure, ou que je vive en traître! Ah! lorsque de tes jours je me suis vu le maître, Si j'avais mis ta vie à cet indigne prix, Parle , aurais-tu quitté le Dieu de ton pays ' ?

ALVAREZ

J'aurais fait ce qu'ici tu me vois faire encore. J'aurais prié ce Dieu, seul être que j'adore, De n'abandonner pas un cœur te! que le tien , Tout aveugle qu'il est, digne d'être chrétien*.

ZAMORE

Dieux ! quel genre inouï de trouble et de supplice! Entre quels attentats faut-il que je choisisse?

(A Alzire.) 11 s'agit de tes jours, il s'agit de mes dieux. Toi qui m'oses aimer, ose juger entre eux. Je m'en remets à toi ; mon

cœur se flatte encore Que tu ne voudras point la honte de Zamore.

Écoute. Tu sais trop qu'un père infortuné Disposait de ce cœur que je t'avais donné; Je reconnus son Dieu : tu l'eux de ma jeunesse Accuser, si tu veux, l'erreur ou la faiblesse; Mais des lois des chrétiens mon esprit enchanté Vit chez eux, ou du moins crut voir la vérité; Et ma bouche, abjurant les dieux de ma patrie. Par mon âme en secret ne fut point démentie.

1 « La situation rend sublimes ces vers, dont l'expression est si simple. Ils ont d'ailleurs le mérite de naître absolument du sujet, et de ne pouvoir être placés que dans l'endroit où ils sont. » (La Harpe.)

ACTE V, SCÈNE V

Mais renoncer aux dieux que l'on croit dans son cœur, C'est le crime d'un lâche, et non pas une erreur; C'est trahir à la fois, sous un masque hypocrite. Et le Dieu qu'on préfère , et le Dieu que l'on quitte : C'est mentir au ciel même, à l'univers, à soi. Mourons, mais en mourant sois digne encor de moi; Et si Dieu ne te donne une clarté nouvelle , Ta probité te parle, il faut n'écouter qu'elle.

ZAMORE

J'ai prévu ta réponse : il vaut mieux expirer Et mourir avec toi , que se déshonorer.

ALVAREZ

Cruels! ainsi tous deux vous voulez votre perte! Vous bravez ma bonté qui vous était offerte. Écoutez, le temps presse; et ces lugubres cris...

AMÉRICAINS, SOLDATS, ZAMORE

Cruels! sauvez Alzire, et pressez mon supplice!

Non, qu'une affreuse mort tous trois nous réunisse.

ALVAREZ

Mon fils mourant, mon fils, ô comble de douleur!

ZAMORE, à Gusman.

Tu veux donc jusqu'au bout consommer ta fureur! Viens, vois couler mon sang, puisque tu vis encore; Viens apprendre à mourir en regardant Zamore.

GUSMAN, à Zamore.

Il est d'autres vertus que je veux t'enseigner : Je dois un autre exemple, et je vais le donner.

(.1 Alvarez.) Le ciel, qui veut ma mort, et qui l'a suspendue. Mon père, en ce moment m'amène à votre vue. Mon âme fugitive, et prête à me quitter. S'arrête devant vous... mais pour vous imiter. Je meurs; le voile tombe; un nouveau jour m'déclare : Je ne me suis connu qu'au bout de ma carrière; J'ai fait, jusqu'au moment qui me plonge au cercueil, Grand-mir l'humanité du poids de mon orgueil. Le ciel venge la terre : il est juste: et ma vie Ne peut

payer le sang dont ma main s'est rougie. Le bonheur m'aveugla , la mort m'a détrompé. Je pardonne à la main par qui Dieu m'a frappé. J'étais maître en ces lieux . seul j'y commande encore ; Seul je puis faire grâce , et la fais à Zamore. Vis, superbe ennemi , sois libre , et te souvien Quel fut. et le devoir, et la mort dun chrétien.

{A Montèze, qui se jette à ses pieds.) Montèze , Américains, qui fûtes mes victimes. Songez que ma clémence a surpassé mes crimes. Instruisez l'Améritjue; apprenez à ses rois Que les chrétiens sont nés pour leur donner des lois.

{A Zamore.) Des dieux que nous servons connais la différence : Les tiens t'ont commandé le meurtre et la vengeance; Et le mien , quand ton bras vient de m'assassiner,

1 « Voltaire a souvent raconté qu'il avait été fort longtemps sans pouvoir trouver un dénuement pour Alzre. dont il lui content. Tout le monde, d'ailleurs, trouvait son plan impraticable. Censuré de tous côtes et ne trouvant point de cinquième acte, il était prêt à se rebuter lorsqu'une nuit l'idée du pardon de Gusman, et celle du changement de religion proposé à Zamore lui vinrent à la fois. Il se leva sur-le-champ et ne quitta point l'ouvrage qu'il ne fût achevé, et il l'envoya à Paris, malgré les critiques. » (la Havpe.)

AI,/1P.E

Quel changement, grand Dieu! quel étonnant langage!

ZAMOIiE.

Quoi! tu veux me forcer moi-même au repentir!

CL'SMAN.

Je veux plus, je te veux forcer à me chérir. Ahire n'a vécu que trop infortunée, Et par mes cruautés, et par mon liyménée: Que ma mourante main la remcile eu tes bras. Vivez sans me haïr, gouvernez vos États; Et, de vos murs détruits rétablissant la gloire. De mon nom, s'il se peut, bénissez la mémoire.

{AtAlvarez.) y — T "

Daignez servir de père à ces époux heureux : Que du ciel, par vos soins, le jour luise sur eux! Aux clartés des chrétiens si son âme est ouverte, Zamore est votre fils, et répare ma perte.

ZAMORE

Je demeure immobile, égaré, confondu.

Quoi donc! les vrais clirétiens auraient tant de vertu!

Ah ! la loi qui t'oblige à cet effort suprême.

Je commence à le croire, est la loi d'un Dieu même.

J'ai connu l'amitié, la constance, la foi;

Mais tant de grandeur d'âme est au-dessus de moi;

Tant de veitu m'accable, et son charme m'attire.

Honteux d'être vengé, je l'aime et je t'admire.

{Il se jette à ses pieds.)

Seigneur, en rougissant je tombe à vos genoux. Alzire, en ce moment, voudrait mourir pour vous.

1 Ces vers célèbres sont la reproduction de la réponse du duc François (le Guise 11519-1563) à son neveu le duc de Guise soupçonné de l'avoir voulu assassiner pendant le siège de Rouen. Voici textuellement : « Or ça je vous veux montrer combien la religion que je tiens est plus douce que celle de quoi vous l'avez piolée. La vôtre vous a conseillé de me tuer, sans en avoir. n'ayez rien de moi aucune offense; et la mienne ne rompt que je vous pardonne, tout convaincu que vous êtes de m'avoir voulu nuire sans raison. » C'est à tort que quelques historiens font adresser ce discours à Poltrot, meurtrier du duc au siège d'Orléans.

Entre Zamore et vous mon âme déchirée

Succombe au repentir dont elle est dévorée.

Je me sens trop coupable; et mes tristes erreurs....

GUSMAN

Tout vous est pardonné , puisque je vois vos pleurs. Pour la dernière fois approchez-vous, mon père! Vivez longtemps heureux; qu'Alzire vous soit chère ! Zamore, sois chrétien ! je suis content ; je meurs.

ALVAREZ, à Montès: €.

Je vois le doigt de Dieu marqué dans nos malheurs. Mon cœur désespéré se soumet, s'abandonne Aux volontés d'un Dieu qui frappe et qui pardonne'.

1 « Nous croyons , avec beaucoup de gens de lettres, que cette tragédie, qui n'est pas au théâtre d'un aussi grand effet que Zaïre, est d'une création bien plus élevée et bien plus difficile. Les caractères originaux et contrastés de Zamore , d'Alvarez et d'Alziie, la peinture des mœurs, les éclairs de génie qui brillent à tous moments dans les détails et les difficultés vaincues, tout nous fait regarder cet ouvrage comme le chef-d'œuvre de l'auteur. » (La Harpe.)

Sources et licence

Texte : <https://archive.org/details/alziretragdieoovoltuoft>. Domaine public ; numérisation mise à disposition par Internet Archive. Mise en forme : [li-regratuitement.com](http://regratuitement.com). Tout ce que nous ajoutons reste libre.